Gal 8 X a.
31

RECUEIL

DE FABLES, DE CONTES, ET D'HISTOIRES,

MORALES ET AMUSANTES,

À L'USAGE

Des Jeunes Gens de l'un & de l'autre Sèxe, qui étudient la Langue Françaiſe.

TRADUIT

Des Ouvrages Anglois les meilleurs, & les plus nouveaux qu'on ait pu ſe procurer en ce Genre.

Londres:

IMPRIMÉ POUR R. & L. PEACOCK,

Juvenile Library, No. 259, *Oxford-Street,*

Et ſe vend chez HOOKHAM & CARPENTER, Bond-Street, & C. LAW, Ave-Maria-Lane.

1796.

3

MVSEVM
BRITAN
NICVM

PREFACE.

A Quoi bon ce livre? C'eſt la queſtion qu'a faite l'auteur, quand on lui en a donné l'idée, et c'eſt celle que fera naturellement quiconque connoît la multitude des bons ouvrages originaux en ce genre, qu'on peut donner à lire aux enfans, qui étudient la langue Françoiſe. C'eſt un Dame angloiſe, qui a conſeillé cette traduction: c'eſt elle, qui fournira la réponſe à ce qu'on peut demander concernant ſon utilité.

Cette Dame, qui conſacre ſes lumières et ſes talens à l'inſtruction de la jeuneſſe, ſe plaint depuis long tems que,

malgré l'abondance des excellens livres François écrits pour la jeuneſſe, il y en a peu qu'on puiſſe mettre entre les mains des enfans de l'âge de ceux, auxquels on deſtine ce Recueil. Sans parler de quelques uns que leur ton libre a fait proſcrire d'un grand nombre d'écoles, comme peu propres aux enfans, qu'ils arrêtent d'ailleurs à chaque phraſe par la foule immenſe des idiomes qu'ils renferment, elle trouve qu'ils ſont tous ou trop ſérieux, ou d'un genre trop difficile, ou tellement volumineux, que leur prix exceſſif empêche un grand nombre de parens d'une certaine claſſe de les donner à leurs enfans.

On lui a objecté que quelques contes et quelques hiſtoires tirées des livres François répondroient au même but que ce

ce Recueil. Elle a inſiſté pour une traduction, comme plus intéreſſante pour les enfans, qui, quand elle leur ſera donnée à lire, auront déjà probablement vu dans l'original quelque choſe de ce qu'elle contient, le ſçauront peut-être par cœur, et le liront non ſeulement avec plus de plaiſir, mais encore avec plus de fruit pour leurs études par la comparaiſon, qu'ils pourront faire de la manière d'exprimer les mêmes idées dans la langue, qu'ils apprenent : comparaiſon qui leur ſera d'autant plus aiſée, qu'on s'eſt attaché à être auſſi littéral que le génie de cette langue l'a permis.

A quoi l'auteur de la traduction peut ajouter que ces extraits, auxquels il ne manque que de paſſer par un main plus habile, ne le cèdent en rien à ceux qu'il auroit

auroit pu faire des livres François à l'uſage de la jeuneſſe, auxquels ce genre de littérature Angloiſe n'eſt nullement inférieur.

TABLE

TABLE.

LE petit Chien. Fable — 1
Comment s'accommoder aux Circonſtances — — — 7
Utilité des Connoiſſances, & Dangers de l'Obſtination à ne pas croire 11
La Beauté & la Laideur. Fable — 24
Les Animaux ſont crées pour l'Homme 27
Le Pêcheur à la Ligne — — 30
La Lâcheté & l'Injuſtice, & le Courage & la Généroſité. Fable — 43
Le Jugement ſage, ou l'Epreuve de l'Amitié — — — 47
L'Affliction cauſée par l'Amour de ſoi-même condamnée — — 66
Le Tigre & l'Eléphant. Fable — 69
Les Peines & les Remords ſont les Fruits de la Pareſſe — — 71
La Force de la Peur — — 85

Les

	Page
Les Dangers du Delay, ou Hiſtoire de Charles Townley — — —	95
La Bienfaiſance Source des Plaiſirs le plus purs — — —	107
Le Menſonge — — —	115
La Vertu Source unique du Bonheur	120
Effets de l'Emportement, ou Hiſtoire de Jeanne Fretful —	133
La Foibleſſe de l'Eſprit humain, ou Sageſſe de la divine Providence	141
Edouard Seymour, ou le Modèle des Enfans — — —	145
Les Oies. Fable — —	153
Excès de Credulité. Conte —	155
La Cruauté punie — —	160
La Diſpute — —	170
Le Pêcheur & ſa Famille —	179
L'Ecureuil degoûté de ſon Sort —	189

RECUEIL
DE FABLES, DE CONTES, &c. &c.

LE PETIT CHIEN.

FABLE.

QUE ferai-je, disoit un jour un petit chien à sa mere, pour témoigner ma réconnoissance & être de quelque service à notre bon maître? Je ne puis comme le cheval porter des fardeaux, lui donner du lait comme la vache, le couvrir de ma toison comme la brebis, lui fournir des œufs comme les poules, prendre des souris ou des rats aussi bien

que le chat. Comme les ſerins je ne puis l'amuſer par mon chant, ni le defendre contre les voleurs comme le couſin Towſer. Je ne pourrois même, comme le cochon, lui être d'aucune utilité après ma mort. Être chétif & inutile, je ne vaux pas ce qu'il lui en coûte pour me garder! & je ne vois pas que je puiſſe faire la moindre choſe, qui me donne des droits à ſes bontés. A ces mots le pauvre petit chien baiſſe la tête, & ne peut plus rien dire de douleur.

—Mon cher enfant, répondit ſa mère, votre pouvoir eſt borné; mais votre cœur affectionné & de la bonne volonté peuvent ſuppléer à ce qui vous manque. Aimez tendrement votre maître, faites tout ce qui dépend de vous pour lui prouver votre attachement, & vous ne manquerez pas de lui plaire.

Ces

Ces paroles consolèrent le petit chien ; & voyant son maître approcher, il court à lui, lui lèche les pieds, saute en sa présence, s'arrêtant de tems en tems, en regardant son maître d'un œil, qui exprimoit l'attachement le plus humble & le plus tendre. Le maître fit attention à ses caresses. Ah ! mon petit Fido, dit-il, oui, vous êtes un bon, un excellent petit chien ! puis il se baissa pour le flatter. Le pauvre Fido étoit presque hors de lui-même de joie.

De ce moment Fido fut le fidèle compagnon de son maître dans ses promenades ; il jouoit, alloit & venoit autour de lui & l'amusoit par mille sortes de tours plaisans. Il avoit soin cependant de ne se pas rendre incommode, en sautant sur lui les pattes crottées, & se gardoit bien de le suivre au parloir, sans être appellé.

Il cherchoit en outre à ſe rendre utile par un grand nombre de petits ſervices. Il chaſſoit les moineaux, qui venoit dérober ce qu'on donnoit à manger aux poulets ; il couroit les cochons étrangers, & tous les autres animaux qui vouloient entrer dans la cour, en aboyant contre eux de toutes ſes forces. Il empêchoit les poules, les oies, & les porcs de paſſer les bornes qui leur étoit aſſignées, & ſurtout, de cauſer aucun dégat dans le jardin. Il ſe tenoit toujours prêt à avertir Towſer par ſon cri d'allarme, ſi le jour ou la nuit on entendoit quelque bruit ſuſpect dans la maiſon. Si ſon maître dans les champs ôtoit ſon habit, pour aider à ſes ouvriers, comme il faiſoit quelquefois, Fido ſe tenoit conſtamment auprès & ne ſouffroit que ni homme, ni bête n'y touchaſſent. Par

ce

ce moyen il parvint à être regardé comme le defenſeur fidèle des biens de ſon maître.

Un jour il arriva qu'une maladie dangereuſe obligea celui-ci de ſe mettre au lit. Fido s'établit à la porte de la chambre, tant qu'elle dura, ſans qu'on pût lui perſuader de quitter ſon poſte, ni même de prendre de nourriture. Et quand ſon maître fut en état de ſe lever, Fido étant admis dans l'appartement courut à lui, en lui donnant des marques d'une joie & d'une affection ſi exceſſive, qu'à les voir le cœur en auroit été attendri. Cette circonſtance rendit Fido ſingulièrement cher à ſon maître, auquel il eut quelque tems après l'occaſion de rendre un ſervice très important.

Un jour de grande chaleur il étoit auprès de ſon maître, qui dormoit après

diner dans une ferme. Le batiment étoit vieux & menaçoit ruine. Le chien qui veilloit fidèlement ſur ſon maître, s'apperçut que les murailles s'ébranloient & vit tomber du mortier d'en haut. Il comprit le danger preſſant où étoit ſon maître, & ſe mit à aboyer pour l'éveiller. Mais n'y pouvant réuſſir par ſes cris, il ſaute ſur lui & lui mord légèrement le doigt. Le maître ſe lève auſſitôt, & à peine eſt-il ſorti que la maiſon s'écroule. Fido, qui étoit derriere, fut bleſſé par quelques décombres, qui tombèrent ſur lui. Son maître le fit ſoigner avec la plus grande bonté, & ne ceſſa jamais de témoigner ſa reconnoiſſance à ce petit animal, qui lui avoit ſauvé la vie. Ainſi ſon amour & ſa fidélité eurent leur entière récompenſe.

L'Homme le plus pauvre peut reconnoitre

noitre les bienfaits du plus riche & du plus puiſſant par des ſervices fidèles & affectionnés—La plus vile créature peut obtenir les faveurs & les bontés du Créateur même par une humble & conſtante obéiſſance.

Comment s'accommoder aux Circonſtances,

CONTE.

ROBINET payſan de Lorraine, après une journée de travail pénible, qu'il avoit faite à la ville voiſine, s'en revenoit chez lui un panier à la main. Que je vais faire un ſouper délicieux, diſoit-il en lui même! Ce morceau de cheyreau bien étuvé avec mes oignons coupés

coupés par tranches, & une ſauce bien liée au moyen de ma farine, & aſſaiſonnée avec mon ſel & mon poivre, va faire un plat digne de l'évêque du dioceſe. Et puis j'ai au logis un bon morceau de pain d'orge pour manger avec! Qu'il me tarde d'être arrivé!

A ces mots du bruit qu'il entend dans la haye excite ſon attention; il apperçoit un écureuil grimpant légèrement dans un arbre & entrant dans un trou, qui ſe trouvoit placé entre deux branches. Ah! dit-il, quel agréable préſent pour mon petit maître qu'un nid de jeunes écureuils! je vais tacher de l'avoir. Auſſitôt il depoſe ſon panier dans le chemin & monte dans l'arbre. Il étoit à moitié, lorſque jettant un coup d'œil ſur ſon panier, il voit un chien le nez dedans, qui cherchoit à en tirer le morceau

ceau de chevreau. Il deſcend en tout diligence, mais le chien fut plus prompt, & s'enfuit en emportant la viande. Robinet ne put le ſuivre que des yeux. Hé bien dit-il, il faut que je me contente de ſoupe maigre : auſſi bien ce ne pas une mauvaiſe choſe.

Il continua ſa route & arriva à une petite auberge ſur le bord du chemin, où il trouva un homme de ſa connoiſſance, qui buvoit, aſſis ſur un banc. Celui-ci invite Robinet à boire un coup. Robinet ſe place à côté de ſon ami & met ſon panier ſur le banc auprès de lui. Un corbeau apprivoiſé, qui étoit dans la maiſon, vint adroitement par derrière & ſe perchant ſur le panier dérobe le ſac, qui contenoit la farine, & s'enfonce avec dans ſon trou. Robinet ne s'apperçut du larcin qu'après s'être remis en chemin,

min. Il retourna chercher ſon ſac; mais il ne put apprendre ce qu'il étoit devenu. Hé bien, dit-il, ma ſoupe en ſera plus claire : mais j'y mettrai bouillir un morceau de pain, qui au moins la rendra meillure.

Il reprend de nouveau ſa route & ſe trouve à un petit ruiſſeau, ſur lequel étoit une planche étroite. Une jeune femme ſe preſenta pour paſſer au même inſtant. Robinet lui offrit galamment ſa main. Elle ne fut pas plutôt à moitie de la planche, que, ſoit de peur ou pour plaiſanter, elle jette un cri en diſant qu'elle alloit tomber. Robinet, s'empreſſant de la ſoutenir avec ſon autre main, laiſſe tomber ſon panier dans le courant. Dès qu'elle fut paſſée il ſaute dedans, & le reprend : mais quand il fut tiré du ruiſſeau, il vit que le ſel étoit

étoit fondu & que le poivre s'en étoit allé dans l'eau. Il ne lui reſtoit plus que ſes oignons. Hé bien, dit Robinet, je ſouperai ce ſoir avec du pain d'orge & des oignons rotis. Hier au ſoir je n'avois que du pain ſec. Demain matin peu m'importera ce que j'aurai eu aujourd'hui. En diſant ces mots il continue ſa marche fatiguante, en chantant comme auparavant.

Utilité des Connoiſſances et Dangers de l'Obſtination à ne pas Croire.

DANS une ſituation pittoreſque d'un petit village du Comté de Cumberland, demeuroit Monſieur Berry, digne recteur

recteur de la paroiſſe qui lui étoit confiée. C'étoit un homme qui poſſédoit toutes les qualités, qui pouvoient lui concilier l'amour & le reſpect de ſes paroiſſiens, dont il étoit adoré ; & l'on trouvoit dans Madame Berry ces vertus douces, qui ſont l'ornement d'une femme. Quoiqu'ils n'euſſent qu'une fortune médiocre, ils pouvoient, au moyen d'un ſtricte économie, faire une infinité de bonnes actions & jamais les pauvres ne les reclamèrent en vain.

Monſieur Berry avoit deux fils. L'aîné agé d'environ quatorze ans joignoit à cette douceur de caractère, qui attache, le plus grand déſir d'acquérir de connoiſſances. Il s'habitua dès ſon enfance à réfléchir ſur toutes les choſes qui le frappoient par leur ſingularité, habitude dont

dont l'effet heureux fut de former ſon jugement.

Georges étoit le jeune. Avec un cœur excellent, il cauſoit à ſes parens bien des momens de peine par ſon affreuſe indolence, qu'il pouſſoit au point, que ni les prières, ni les punitions ne pouvoient l'engager à s'appliquer. Son amitié cependant étoit tendre, & ſon ame étoit ſenſible. Il ne manquoit jamais d'éprouver quelques remords, quand il étoit témoin de la peine, qu'il donnoit à ſon père ; & quoiqu'il n'eut pas la réſolution de ſe corriger de ſes défauts, il étoit fâché de les avoir. Edouard étoit flatté de faire part à ſon frère des connoiſſances qu'il acquéroit par l'étude. Mais s'il ſe trouvoit quelque choſe, que Georges ne comprit pas clairement, il revoquoit toujours le fait en doute, & ſi la choſe lui

paroiſſoit merveilleuſe, ou il en nioit tout net la poſſibilité, ou il s'en alloit en fredonnant l'air d'une chanſon, comme s'il eut voulu dire, faites-le moi croire, ſi vous pouvez. Enfin il portoit juſqu'au dégré le plus inſupportable cette diſpoſition à refuſer de croire les autres; & un caractère moins doux que celui de ſon frère en auroit été bientôt rebuté. Mais il conſervoit toujours le plus grand calme & tachoit ordinairement de le convaincre qu'il avoit tort.

C'étoit la coutume des deux frères de ſe lever de bonne heure & de ſe promener avant le déjeunér. Un beau matin le premier d'Avril, ils dirigèrent leurs pas vers un lieu où deux Bucherons étoient occupés à abattre un grand orme. Comme ils s'étoient arrêtés, juſqu'à ce qu'il fut ſéparé de ſon tronc, Edouard témoigna

témoigna ſon étonnement à la vue d'un gros crapaud, qui ſortit d'un petite cavité formée dans la partie ſolide de l'arbre. Les Bucherons ne montrèrent pas moins de ſurpriſe. Mais Georges ſe mocquoit exactement de ſon frère, qui, diſoit-il, avoit la folie de croire qu'une animal peut exiſter ſans le ſecours de l'air extérieur. Comment, nigaud, diſoit-il à Edward, ne ſavez-vous pas que c'eſt aujourd'hui le premier d'Avril. Ces gens ont, je crois bien, entendu que vous vous amuſez à trouver quelque vertu dans un vieux bâton ſec, ou à chercher les qualités de la pierre à feu, & ils ont envie de vous attraper, en imaginant de loger un crapaud dans un trou d'arbre, afin que vous puiſſiez vous mettre l'eſprit à la torture pendant une ſemaine, pour découvrir comme il y eſt venu. Edouard

ſourit à l'idée de ſon frère; mais en marchant il s'occupa à penſer comment le reptile avoit pu ſe frayer un paſſage dans cette demeure; et croyant le choſe impoſſible, parceque l'arbre étoit parfaitement ſain, il ſe détermina à s'addreſſer à ſon père pour s'en inſtruire: c'eſt pourquoi il ſe hata d'arriver au logis, pendant que Georges s'amuſa à aller et venir, et à jetter des pierres dans le lac, en ſe promenant ſur le bord.

Monſieur Berry rencontra ſes fils au bout du jardin. Auſsitôt Edouard lui fit part de l'étonnement qu'il avoit éprouvé en voyant un crapaud dans l'arbre. L'évènement, mon cher fils, dit Monſieur Berry, n'eſt pas commun, et jamais je n'en ai vu un pareil. Mais j'en puis expliquer la cauſe. L'œuf a du s'être gliſſé dans un des pores de l'arbre

bre et l'animal y eſt éclos. Quand j'étois dans le havre de Toulon, je vis une choſe du même genre: c'étoit un petit poiſſon d'un goût exquis, qu'on tira d'un bloc de pierre. L'œuf avoit du être déposé ſur la terre ou dans la vaſe, dont la pierre fut enſuite fermée. Hé bien, Georges, dit Monſieur Berry, croyez-vous que ce fait ſoit vrai? Je ne ſçais ce que j'en dois faire, Papa, répondit Georges; quoique je doive le croire, ſi vous l'avez réellement vu tirer de la pierre. Comme vous doutez, continua Monſieur Berry, qu'il ſoit poſsible qu'un crapaud tire ſa nourriture de la sève d'un arbre, et qu'un poiſſon puiſſe la tirer des pierres, peut être ne croirez-vous pas un autre fait qui a eu la plus grande authenticité, je veux parler de beaucoup d'hommes, qui durent la conſervation de leur

vie à du pain fait de terre. Vous ſçaurez que, dans les guerres d'Allemagne, les ſoldats furent réduits à une diſette de vivres ſi affreuſe, qu'ils firent du pain de la terre d'une montagne de Luſace après avoir obſervé que, quand le ſoleil l'avoit échauffée, elle s'ouvroit, et qu'il en ſortoit de petit globules blancs d'une eſpèce de farine, propre à faire du pain. Mais, mon cher Georges, ſi vous avez quelque affection pour moi, tachez, je vous en prie, de vaincre cette diſpoſition que vous avez à ne rien croire, et ne doutez jamais de la possibilité d'une choſe, parceque vous ne pouvez la comprendre. Appliquez-vous à cultiver votre eſprit et alors ce qui vous paroit merveilleux ceſſera de l'être, parceque vous ſerez en état de l'expliquer. Oui, papa, dit Georges; mais ne ſeroit-ce pas être

inſenſé,

nſenſé, que de croire tous les contes
nerveilleux qu'on entend, parcequ'ils
ont extraordinaires. Certainement, re-
rit Monſieur Berry; mais je ne vous
onſeille pas de vous tirer d'un extrême
our vous précipiter dans un autre. Un ca-
ctère trop credule eſt ordinairement un
aractère foible, comme le refus de croire
uoi que ce ſoit eſt communément joint
l'obſtination et à l'amour propre: mais
ntre les deux, Georges, il y a un heu-
ux milieu, que vous pouvez atteindre,
penſe, ſans beaucoup de peine. Mais
ublie que votre mère nous attend
our déjeuner: dépêchons nous d'arri-
r à la maiſon.

Le jour ſuivant les deux enfans ſe le-
rent encore de grand matin pour faire
ur courſe accoutumée, et en ſe prome-
nt ils apperçurent une vipère, éten-

due

due à l'ombre. Edouard tenoit à ſa main un gros bâton court, il lui en applique un coup et la tue. Je croyois, Edouard, dit Georges, que vous vous faiſiez un principe de ne jamais ôter la vie à aucun animal. Je ne voudrois certainement pas pour le monde entier, repliqua Edouard, faire de mal à un animal qui n'en fait pas. Mais regardez ce petit ſac qui eſt ſous ſa langue, il contient, mon cher, un poiſon qui vous expédieroit bientôt. Car ſi vous aviez une légère bleſſure, et que vous ne fissiez que la frotter avec, votre mort s'enſuivroit probablement. Là, Monſieur le Philoſophe, ne vous mocquez-pas de moi, cela ne paſſera pas ; car j'ai entendu parler de gens, qui mangent des vipères, et pour ſix ſous je mangerois celle-ci. Vous le pourriez faire, ſans rien

craindre,

craindre, dit Edouard, ſi vous ne touchiez pas à la tête, et un écolier m'a dit, que, quand dans un tems où l'on crut ſa maman en conſomption, les médecins lui ordonnèrent du bouillon de vipère. Je voudrois cependant, dit Georges, eſſayer ſi ce que vous me dites du poiſon eſt vrai, et j'ai grande envie de m'en frotter un peu le pouce, que je me ſuis coupé hier. Au nom de Dieu, dit Edouard, donnez-moi la vipère, et ne me cauſez pas de telles frayeurs par vos folies. A ce moment, Madame Berry appelle Edouard ; il courut pour obéir à ſa maman. Il ne fut pas plutôt éloigné que Georges réſolut de faire l'expérience, et en conſéquence il ſe frotte le pouce avec la liqueur contenue dans le ſac.

Madame Berry avoit appellée Edouard, pour qu'il allât avec elle voir un domeſtique,

domeſtique, qui avoit demeuré autrefois chez eux, et qui étoit bien malade. Georges ſe mit de la compagnie, mais il n'étoit pas allé bien loin, qu'il commença à ſentir de grandes douleurs au pouce. Vous n'êtes certainement pas bien, mon cher Georges, lui dit Edouard en le regardant; voyez, maman, il eſt pâle comme la mort. Oui, vraiment, dit Madame Berry tout allarmée, qu'avez-vous, mon cher fils? Oh! ne vous effrayez pas, maman, dit Georges, je me ſens un peu mal; mais ça va être paſſé dans le moment. Vous retournerons néanmoins, mon ami, reprend Madame Berry, prenez mon bras pour vous appuyer. Permettez, maman, dit Edouard, que j'aille chez l'apoticaire, car il eſt très mal. Ce fut avec bien de la peine que le pauvre Georges put gagner

la maiſon, tant étoit grande la douleur qu'il ſentoit au pouce. Edouard avoit trouvé Monſ. Freeman chez lui, et il arriva chez Madame Berry avant elle et Georges. Il n'eut pas plutôt vu le malade, qu'il parut tout effrayé de l'air qu'il avoit : mais auſſitôt que Georges lui eut avoué ſon imprudence, il dit à Madame Berry de ne ſe pas inquiéter, l'aſſurant que ce ne ſeroit rien, ſi ſon fils conſentoit ſur le champ à l'amputation de ſon pouce. Georges déclara qu'il ſe ſoumettroit à tout, ſans ſe plaindre ; mais qu'il ne ſe pardonneroit jamais d'avoir cauſé tant de frayeur à ſa maman et à ſon frère. Il ne fit pas entendre la plus légère plainte pendant l'opération : et comme Edouard témoignoit de la crainte que ſa main ne fut malade, mon cher Edouard, diſoit-il,

n'ayez

n'ayez pas pitié de moi, je mérite de ſouffrir dix fois plus que je ne fais. Mais ce ſera pour moi une leçon pour toute ma vie. Il tint parole ; car de ce moment il s'appliqua à corriger ce défaut dans ſon caractère et il devint un jeune homme très aimable.

La Beauté & la Laideur.

FABLE.

UN jeune homme, qui demeuroit à la campagne, & qui n'avoit acquis ſoit par la lecture, ſoit par la converſation, aucune connoiſſance des animaux étrangers, vint à Mancheſter voir une menagerie d'animaux ſauvages. La taille et la forme de l'éléphant le frappèrent

pèrent de terreur, et il vit avec etonnement le rinocéros. Mais bientôt il ceſſa de s'occuper de ces deux animaux, pour donner toute ſon attention à un autre de la plus grande beauté. Il s'attache à contempler et à admirer en ſilence ſon poil doux et uni, le beau noir et la régularité des taches, dont il étoit marqueté, la ſymmétrie de ſes jambes et ſur tout ſon air de douceur. Quel eſt, dit-il, à l'homme qui les feſoit voir, le nom de cet aimable animal, que vous avez placé auprès des plus vilaines bêtes de votre menagerie, comme ſi vous aviez intention de faire contraſter la beauté avec la laideur? Prenez garde, jeune homme, repondit le maître intelligent, de vous laiſſer ſéduire aiſément par l'extérieur. L'animal, que vous admirez s'appelle tigre, et malgré ſa douceur ap-

parente, il eſt feroce et cruel au dela de ce qu'on peut dire. Je ne puis ni le dompter par les coups, ni l'apprivoiſer par les careſſes. Mais l'autre, que vous mépriſez, porte au plus haut dégré la douceur et l'attachement; et il eſt de la plus grande utilité. Il traverſe pour ſervir l'homme les ſables l'Arabie, où il trouve rarement de l'eau et des paturages, et reſiſtera ſix ou ſept jours au travail, ſans prendre de nourriture. De ſon poil on fait des habits, on regarde ſa chair comme une nourriture ſaine, et le lait de la femelle eſt très eſtimé par les Arabes. Le chameau donc, car c'eſt le nom qu'il porte, eſt plus digne de votre admiration que le tigre, malgré le peu de grace de ſa ſtructure, et les boſſes qu'il a ſur le dos. Car la beauté ſeule eſt d'une foible valeur, et la laideur,

quand

quand elle eſt jointe à d'aimables diſpoſitions et à des qualités utiles, n'empêche pas d'être reſpecté, ni eſtimé.

Les Animaux ſont créés pour l'Uſage de l'Homme.

CONTE.

UN vénérable Bramine, qui de ſa vie n'avoit mangé que du ris et du lait, et qui regardoit comme le plus grand des crimes de verſer le ſang de tout être vivant, méditoit un jour ſur les bords du Gange. Il vit à terre un petit oiſeau, qui prenoit autant de fourmis, qu'il en pouvoit avaler. Etre cruel, s'écria-t-il, que de vies dans un de tes repas ſont ſacrifiées à ta gloutonnerie!

Auſſitôt un epervier fond ſur lui, le prend dans ſes ſerres et s'envole avec. Le Bramine d'abord fut tenté de triompher du ſort du petit oiſeau ; mais en entendant ſes cris, il ne put s'empêcher d'en avoir pitié. Pauvre malheureux, dit-il, tu es tombé dans les griffes de ton tyrant. Un tyran plus puiſſant ſurvint cependant. Un faucon du milieu des airs s'élance ſur l'épervier, et le précipite par terre avec l'oiſeau mort dans ſes ſerres. Tyran contre tyran, diſoit en lui-même le Bramine, la partie eſt égale. Le faucon n'avoit pas fini de dévorer ſa proie, lorſqu'un lynx ſortant à petit bruit de derriere un roc, ou il étoit retiré, ſe jetta ſur lui, et après l'avoir etranglé, l'emporte au pied d'un buiſſon voiſin et ſe met à lui ſucer le ſang. Le Bramine regardoit attentivement cette

nouvelle

nouvelle preuve de la juſtice retributive, lorſque l'air fut ébranlé par un bruit ſoudain, et qu'un énorme tigre s'elançant d'un buiſſon tombe ſur le lynx comme le tonnere. Le Bramine étoit aſſez près pour entendre craquer ſes os, et s'enfuyoit ſaiſi de terreur, lorſqu'il rencontra un ſoldat armé de ſon fuſil, auquel il s'empreſſa de montrer l'endroit, où la tigre faiſoit ſon cruel repas. Le ſoldat ajuſte le tigre et le tue. Brave homme, s'ecria le Bramine! j'ai bien faim, dit le ſoldat, pouvez-vous me donner un peu de viande? Je vois que vous avez ici beaucoup de vaches. O crime! s'ecria le Bramine. Quoi! je tuerois les vaches conſacrées à Brama! Tuez donc vous même le premier tigre que vous verrez, dit le ſoldat.

Le Pêcheur à la Ligne.

LES arbres étoient ornés de leur plus belle parure, le ſoleil faiſoit briller ſes rayons dorés ſur la ſurface des eaux tranquilles, lorſqu'un matin Mr. Bingley, et le petit Frank, ſon fils, ſe promenoient ſur les bords d'une grande riviere. La variété des objets amuſans jointe à la beauté du jour les avoit engagés à prolonger conſidérablement leur promenade, lorſque Frank s'écria tout à coup : Regardez, mon père, voila là bas un homme qui pêche à la ligne. Oui ! Frank, repliqua M. Bingley. Vos yeux ſont donc meilleurs que les miens, car le ſoleil m'éblouit ſi fort que je ne puis diſtinguer aucun objet. Placez-

vous où je ſuis, mon père, dit Frank, en paſſant de l'autre côté, et alors vous verrez....là, ſous cet arbre....Je le vois maintenant, repliqua M. Bingley, retournons, car le ſoleil commence à devenir brulant. Mon cher père, dit Frank, allons, je vous prie, vers le pêcheur. De ma vie je n'ai vu perſonne pêcher à la ligne, excepté une fois, quand nous allames à Richmond faire viſite à mon oncle. Hé bien, repliqua la père, ſi cela vous fait plaiſir, allons. Ils n'eurent pas marché quelques momens que Frank s'écria: Je crois tout de bon, mon père, que c'eſt Ned Stone, un de mes anciens camarades d'école, qui eſt aſſis là. Oui, oui, c'eſt lui, dit-il, regardant plus attentivement, c'eſt ſurement lui. Bon jour, M. Stone, vous entendez bien la pêche, j'imagine, car vous me paroiſſez

avoir

avoir pris beaucoup de poiſſon ? Oh ! oui, dit Stone, je l'entends paſſablement ; mon père et mon oncle l'aiment beaucoup, j'y vais ſouvent avec eux, et nous y paſſons des jours entiers enſemble. Quant à moi, dit Frank, je n'y entends pas grand choſe ; mais je crois que ce doit être un amuſement agréable.

Oh ! le plus charmant du monde, dit Stone, et rien de ſi aiſé. Certes, dit Frank, vous avez pris beaucoup de poiſſon. Oui, repondit l'autre, il mord aſſez bien ce matin....Mais doucement, dit-il, prenant le panier dans lequel il avoit mis ſon poiſſon ; quelques uns de ces gaillards ont envie de s'échapper. Pas ſi vite, mes drôles, je vais vous veiller de plus près. Voulez-vous bien, Bingley, mettre un appas à mon hameçon ?

Que

Que voulez-vous dire, répondit Frank? Je croyois qu'il y en avoit toujours un. Comment cela, reprend Stone? Quoi, dit l'autre! une mouche artificielle donc. Mon oncle étoit....Oh! répondit Stone, ce n'eſt bon que quand on pêche à la truite.....Tenez, je vais vous montrer la maniere de mettre l'amorce à l'hameçon; rien n'eſt plus facile. Auſſitôt il prend un ver dans une aſſiette de terre, qui étoit auprès de lui et le paſſe à l'hameçon ſans temoigner la moindre peine.

Frank, qui avoit le cœur tendre et compatiſſant, parut petrifié à cet acte de cruauté, auquel il ne s'étoit pas attendu. Mais bientôt les tourmens de la petite victime, en le tirant de cet état de ſtupeur, l'engagèrent à tenter de le ſoulager. De grace, dit-il avec un empreſſement, qui exprimoit tout ce que

ſouffroit

ſouffroit ſa ſenſibilité, permettez que je le tire de l'hameçon. Bon, dit Stone, jettant la ligne dans l'eau, j'en ai embroché une douzaine ce matin. Je ne vous croyois pas ſi cruel, Stone, dit Frank, ſe tournant de déplaiſir. Vous oubliez, reprit il un moment après, que le pauvre ver, que vous tourmentez ſi durement eſt vivant, et qu'il peut ſentir la douleur auſſi bien que vous. Ah bien! dit Stone, je n'ai jamais penſé à cela. Si j'y penſois, je crois que je ne viendrois jamais pêcher. Je puis aſſurer, dit Frank, que quand je mettrai comme vous à la torture un malheureux petit ver, qui ne fait pas de mal, je ſerai long tems ſans jouir du plaiſir de la pêche. Vous vous déferiez bientôt de cette ſenſibilité, dit Stone, ſi vous étiez ſouvent avec nous autres pêcheurs. La premiere

fois que je mis un ver à l'hameçon, j'étois préciſement comme vous, mais bientôt je m'y accoutumai, et maintenant je n'y penſe pas du tout. Attendez qu'un autre poiſſon morde, vous amorcerez mon hameçon, et vous verrez qu'après une épreuve ou deux, vous ne penſerez pas plus au ver que moi. Oh! en voila un, qui mord, dit-il, en tirant en même tems un beau goujon de l'eau, et le mettant enſuite dans ſon panier: maintenant, Bingley, aſſayez votre adreſſe, mettez l'appas à mon hameçon. Non, cheres, Stone, repliqua Frank en frémiſſant, je ne le mettrai pas. Je vais donc le faire, dit Stone. De grace, répondit Frank, ne mettez pas le ver, pendant que je ſuis ici, non, je ne puis vous le voir faire. Hé bien, dit Stone, pour vous obliger, je ne le mettrai pas.

Je

Je vais vous dire, Stone, reprit Frank, une idée qui me vient. Si vous voulez me donner les vers, qui ſont dans l'aſſiette, et me promettre de ne pas pêcher davantage aujourd'hui, je vous donnerai ma raquette et mon volant, que vous trouviez ſi à votre gout la ſemaine derniere. Vous me croyez ſans doute aſſez ſimple pour vous croire, repondit Stone. Oui, certainement, vous pouvez me croire, dit Frank, car je vous parle très ſérieuſement—Et que feriez-vous des vers?—Conſentez-vous à ma propoſition, repond Frank. Si j'y conſens? Oui, oui, très volontiers—Dans ce cas, je vais vous montrer ce que j'en ferai. A ces mots, Frank prend la petite aſſiette de terre où ils étoient, et jetta ſur l'herbe les vers, qui ſans doute ne furent pas long tems à rentrer

dans

dans leur élément naturel. Fort bien, dit Stone, vous êtes certainement un garçon généreux et ſenſible; mais j'aime trop la pêche pour ſuivre votre exemple, Dieu nous donne de bon poiſſon pour le manger; et s'il ne mord pas ſans un ver à l'hameçon, vous ſentez que ce ne pas notre faute.

Ici la converſation finit à l'arrivée de Monſieur Bingley, qui s'étoit tenu aſſis ſur un banc à une médiocre diſtance de Stone et de ſon fils, dont il avoit entendu la converſation avec un plaiſir infini, et qu'il interrompit pour obſerver à ſon fils qu'il étoit grand tems de déjeuner. Frank auſſitôt ſe diſpoſe à ſuivre ſon père, et après avoir dit à Stone de venir, quand il voudroit, prendre la raquette et le volant, il prit congé de lui.

Mon cher Frank, dit Monſieur Bingley, je ne puis vous exprimer la ſatisfaction, que votre conduite m'a donnée ce matin. Entretenez toujours, mon enfant, cette diſpoſition tendre et ſenſible, qui s'eſt ſi bien montrée dans cette occaſion et qui vous a rendu ſi aimable à mes yeux. Il eſt très ſurprenant, mon père, dit Frank, qu'on prenne plaiſir à faire du mal. Je ne pourrois aſſurément pas en faire à un ver, ſans reſſentir moi même la même douleur. Je rends graces à Dieu, mon enfant, de vous avoir donné un cœur ſi bon. A mon avis, c'eſt la première de toutes les qualités. Mais ſi vous l'avez obſervé, mon père, reprit Frank, Stone a dit que, la première fois qu'il mit un ver à l'hameçon, il y fut auſſi ſenſible que moi, et qu'à préſent

préſent il n'y penſe plus. Croyez-vous que je puiſſe jamais être ſi cruel?

Je ne crois pas, mon cher Frank, dit Monſieur Bingley. Mais je vous conſeille de prendre garde d'en faire l'expérience. Le premier pas vers le vice coute aux cœurs même les plus dépravés. Mais le premier mène ordinairemant à un ſecond, celui-ci à un troiſième: l'habitude peu à peu nous le repréſente comme moins odieux, et ſouvent nous entraîne trop loin pour reculer. Mais papa, dit Frank, croyez-vous que tous ceux qui aiment la pêche ſoient méchans? Je ſuis bien loin, Frank, d'avoir une opinion ſi injuſte. Quoique je n'aime ni la pêche, ni la chaſſe, ni aucun de ces ſortes d'amuſemens, je ne conclus pas de là que tous ceux qui s'y livrent ſont néceſſairement méchans. J'attribue

plutôt ce goût dépravé au manque de réflexion, qui nous porte à ſuivre aveuglément l'uſage, qui peut nous faire adopter les plus grandes abſurdités. Hé bien, papa, dit Frank, quoique je ne croye pas que je me porte jamais à faire ſouffrir un pauvre ver d'une manière ſi cruelle, je ne penſe pas qu'il puiſſe y avoir un grand mal à pêcher avec une mouche artificielle : car vous ſcavez, mon père, comme dit Stone, que Dieu nous donne du poiſſon pour le manger, et nous avons droit de le prendre. Je conviens avec vous, Frank, dit Monſieur Bingley, que Dieu nous a donné le poiſſon, auſſi bien que les autres animaux, pour notre uſage et que c'eſt pour nous qu'il a bien voulu peupler l'eau, l'air et la terre. Ainſi, mon père, vous convenez qu'il ne peut y avoir de mal a pêcher

avec une mouche artificielle, et à ſe livrer aux differends exercices de la chaſſe. Je ne crois pas, Frank, qu'aucun de ces plaiſirs ſoient criminels en eux mêmes, ſi nous admettons que notre éxiſtence dépend en quelque ſorte de la deſtruction des animaux. Mais avant de prononcer que nous pouvons nous y livrer, examinons le motif, qui nous y porte. La raiſon nous dit que, quoique les animaux ayent été faits pour notre uſage, ils ne ſont pas créés cependant pour être détruits au gré du caprice. C'eſt pourquoi, quand nous faiſons une partie de chaſſe, que nous tendons des filets au poiſſon imprudent, ou que nous lançons un plomb meurtrier ſur les habitans des airs, conſidérions ſi nous avons pour but l'uſage des moyens néceſſaires de conſerver notre exiſtence, ou ſeulement

le plaiſir barbare, que nous trouvons à détruire. J'avoue que quand le dernier motif domine, ce qui, j'oſe le dire, n'arrive que trop ſouvent a l'égard de ceux qui ſont paſſionnés pour ce qu'on appelle les amuſemens de la campagne, rien ne denote plus évidemment la dépravation de la nature humaine. Cela prouve que l'homme dans l'état naturel, ſans le ſecours de la religion et de la morale n'eſt rien moins qu'un tyran barbare, également porté à detruire ſon eſpèce que celle d'un ordre inférieur. Cette opinion peut paroitre rigoureuſe et injuſte, mais j'ai toujours penſé que celui qui prend plaiſir à faire ſouffrir un animal, ne manque que de pouvoir pour devenir également le perſécuteur de ſes ſemblables—Mais je vois déjà votre maman a la fénêtrc qui regarde ſi

nous

nous venons. Interrompons donc ce diſcours pour le moment et doublons le pas. Ce qu'ils firent et en peu de minutes ils furent à la maiſon.

La Lâcheté et l'Injuſtice, et le Courage et la Généroſité.

UN enfant s'amuſoit avec une toupie, qu'il fouettoit avec beaucoup de dexterité ſur le trottoir d'une des rues de Manchester. Un autre plus fort et plus âgé la lui arrache en paſſant, et ſe-roit echappé avec, ſi celui, à qui elle appartenoit, en le ſaiſiſſant par ſon habit, ni l'eût empêché de fuir. Les remontrances néanmoins furent vaines, et quand le petit garçon tentoit avec plus de

de courage que de force d'ôter la toupie des mains du raviſſeur, il en recevoit tant de coups, qu'il étoit obligé de renoncer. Jacques revenoit de l'école, quand il vit de loin les deux champions, et il ſe hâta d'arriver à eux, pour tacher de terminer un combat ſi inégal. Mais avant qu'il les joignît, le plus âgé, ſentant ſon injuſtice et ſa poltronnerie, et craignant de ſe battre avec quelqu'un, qui pouvoit lui faire face, jette à bas la toupie et s'enfuit à toutes jambes. Jacques fit part de cet évènement à ſon père, et l'informa que l'enfant, qu'il avoit mis en fuite, étoit la terreur de tous ceux, qui étoient moins grands et moins forts que lui. Euphronius écouta ſon fils avec plaiſir, lui expliqua ce qui conſtitue la propriété, et lui fit connoitre la baſſeſſe qu'il y a à priver un autre de ce qui lui appartient,

appartient, ſoit par fraude, ſoit par violence. Il lui récita enſuite l'hiſtoire ſuivante, pour montrer que le courage eſt joint à la généroſité, et pour faire voir qu'il eſt indigne des bêtes même d'attaquer ſans être provoqué, ou de profiter injuſtement de la foibleſſe d'un adverſaire.

Un homme jetta cruellement un pauvre petit chien dans la caverne d'un lion, entièrement perſuadé qu'il alloit le voir dévorer aussitôt. Mais contre ſon attente l'animal non ſeulement épargna noblement ſa victime, mais l'honora encore d'une affection particulière. Il regardoit le chien comme un compagnon d'eſclavage : et le chien de ſon côté par des motifs de gratitude, étoit ſans ceſſe à careſſer ſon généreux maître. Ils vécurent long-tems enſemble dans un paix

et

et une amitié conſtante. L'un veilloit, pendant que l'autre dormoit. Le lion prenoit d'abord ſon repas, puis ſon humble compagnon ſe mettoit au ſien. En un mot la généroſité de l'un et la reconnoiſſance de l'autre les avoient unis de la manière la plus etroite. Mais un domeſtique négligent, oubliant que les autre créatures n'ont pas moins beſoin d'être nourries que lui, laiſſa les deux amis vingt-quatre heures, ſans leur rien donner. À la fin ſe ſouvenant de la fonction dont il étoit chargé, il leur apporta leur pitance ordinaire. Le chien ſe jetta avidement ſur le premier morceau: mais ce fut au dépens de ſa vie: car le lion affamé ſaiſit aussitôt ſon pauvre compagnon et le tue. Ce coup affreux fut à l'inſtant ſuivi d'un amer et cruel répentir. Sa douleur et ſon abatte-

ment

ment augmentèrent de jour en jour. Il refusa avec obstination de prendre de la nourriture, et se laissa volontairement mourir de faim.

Le Jugement Sage; ou, l'Epreuve de l'Amitié.

CANDIDE et Louise étoient orphelines, toutes deux cousines, toutes deux élevées dans la même maison; et par la conformité apparente de leur caractère, on auroit cru que le même cœur les animoit toutes deux: car jamais on ne les voyoit n'être pas d'accord. Elles partageoient mutuellement leurs travaux, leurs plaisirs et leurs peines. Rien ne pouvoit être plus agréable à Candide que

que d'entendre les éloges de ſa couſine ; et rien ne plaiſoit davantage à Louiſe que ce qui tendoit à faire connoître le mérite de Candide. Elles vécurent pendant quelques années réciproquement heureuſes dans leur ſociété mutuelle, et par la tournure aimable de leur caractère, chéries de tous ceux qui les connoiſſoient ; juſqu'au moment où l'envie, ennemie de la concorde et de l'amitié, vint troubler la paix dont elles jouiſſoient. Toujours habillées l'une comme l'autre, elles n'avoient jamais de ſujet de peine à l'égard de la diſtinction des vêtemens. Leurs goûts, leurs inclinations paroiſſoient être au plus parfait uniſſon, et tant qu'il n'y eut rien d'exceſſif, leurs parens ne cherchèrent point à les gêner. Elles étoient toujours auſſi bien, pour ne pas dire mieux habillées qu'aucune

qu'aucune de l'école ; mais elles paroiſ-
ſoient l'une et l'autre n'en pas reſſentir
un grand plaiſir, comme elles n'auroient
pas été fachées que les autres euſſent eû
ſur elles cet avantage. Mais le cœur
humain eſt perfide ; car avec cette ap-
pparence de déſintereſſement ſur ce qui
la concernoit, Louiſe étoit livrée à la
plus baſſe envie, et montra qu'elle ne
faiſoit qu'imiter les vertus, que ſa cou-
ſine poſſédoit véritablement. Une dame
extrêmement riche, qui avoit perdu une
fille unique, vint, pour changer d'air,
paſſer quelques mois dans l'école avec
la maîtreſſe ; comme elle aimoit ſingu-
lièrement la compagnie des jeunes gens,
elle ſe détermina à adopter, une des pen-
ſionnaires, ſi ſa propoſition plaiſoit aux
parens de la demoiſelle, ſur laquelle
tomberoit ſon choix. Etant continuelle-

ment avec elles, elle eut occaſion d'obſerver leur différentes diſpoſitions, et aucunes ne lui parurent plus aimables que Candide et Louiſe. La douceur de leur caractère, leur tendre amitié l'une pour l'autre, et l'aſſiduité qu'elles montroient à s'efforcer d'exceller dans les différens objets qu'elles avoient à apprendre, étoient pour elles un grand titre de recommendation à ſon eſtime, et elle reſolut de fixer ſon choix ſur l'une d'elles. Mais il y avoit entre toutes deux une ſi grande reſſemblance, qu'il étoit preſque impoſſible de preferer l'une à l'autre. Par la ſincérité qui paroiſſoit dans leur attachement, elle n'avoit pas de raiſon de croire qu'une propoſition, dont le but ſeroit de les ſéparer l'une de l'autre, pût être agréable; parceque leur fortune, ſans être grande

ſuffiſoi

ſuffiſoit à leur ſubſiſtance : et à en juger par les apparences, en jouiſſant enſemble du peu qu'elles avoient, elles auroient éprouvé plus de ſatisfaction, que ſi elles avoient été placées ſéparément dans la plus brillante condition. Ces conſidérations empêchèrent pendant quelque tems cette dame de découvrir ſes intentions : et à la fin, plutôt que de ſe priver du plaiſir de jouir de la compagnie d'une d'elles, elle décida de leur offrir à toutes deux ſa protection. Avant de leur faire connoître à l'une ou à l'autre ſes intentions généreuſes, la prudence lui fournit un moyen de découvrir, ſi cette amitié étoit vraiment ſincère, et ſi elles étoient toutes deux auſſi parfaitement exemptes des défauts de la jeuneſſe, que leurs manières et leur conduite le lui annonçoient.

Le premier moyen, qu'elle mît en uſage, pour éprouver leur caractère fut d'offrir à Candide un beau ſhawl des Indes, tandis que ſa couſine ne reçut pas la plus legère marque de faveur de ſa part. Elle ſe flattoit que par la manière dont Louiſe ſe comporteroit en cette occaſion, elle pourroit juger ſi ſon cœur étoit à l'épreuve de ces mouvemens d'envie, auxquels ſont ſujets les eſprits foibles, en voyant les autres briller plus qu'eux ; et découvrir en même tems ſi Candide étoit vraiment libre de ces ſentimens naturels d'orgueil, qui ne ſe manifeſtent jamais mieux que dans les choſes relatives à la ſupériorité extérieure, qu'on a ſur les autres. La conduite prudente de Candide déconcerta entièrement le premier objet des vues de Milady Maſon. Elle accepta ſon géné-

reu

reux préſent, en lui exprimant la plus grande reconnoiſſance pour l'honneur de ſon amitié ; mais au lieu de le montrer à ſa couſine avec le triomphe qu'inſpire la faveur, elle le ſerra auſſitôt, et ne ſe prévalut nullement de la marque de diſtinction, qu'elle avoit reçue. Quelque tems après Milady, ayant obſervé qu'elle ne portoit pas le ſhawl, lui en demanda la raiſon. L'aimable demoiſelle, pour ôter tout ſoupçon de manque de reſpect, dit avec une franchiſe ingénue qu'elle le garderoit toujours précieuſement, comme un monument inestimable de ſa bonté, mais qu'elle ne s'étoit jamais permis aucune jouiſſance, ſans la partager avec ſa couſine, et que, comme celle-ci étoit de nature à ne pouvoir l'être, elle aimoit mieux ſe priver de la ſatisfaction de porter le ſhawl, que

de donner à Louiſe lieu de croire qu'elle trouvoit quelque plaiſir à être miſe plus élégamment qu'elle.

Cet excuſe fut la preuve la plus convaincante, qu'elle pût donner de la bonté de ſon caractère et de l'amitié deſintéreſſée, qu'elle portoit à ſa couſine. Elle montroit qu'elle étoit dépouillée de tout amour propre, et exempte de ces honteuſes baſſeſſes, qui dégradent trop ſouvent le cœur humain. Ce procédé de Candide la rendit encore plus chère à Lady Maſon, et afin qu'à cet égard il ne manquât rien au bonheur de cette jeune perſonne, elle donna à Louiſe un ſhawl auſſi beau que le ſien, et ôta par là à la première toute raiſon de ne le pas porter. Après cette petite épreuve elle deſira encore plus de ſcavoir ſi la même généroſité diſtinguoit ſes deux amies.

Elle

Elle fit dire par la maîtreſſe qu'elle avoit intention d'adopter une des penſionnaires, qui hériteroit de ſes grands biens après ſa mort, et jouiroit avec elle pendant ſa vie de tout le bonheur que la richeſſe pouvoit donner, que ſon choix n'étoit pas encore fixé, et qu'elle choiſiroit probablement celle qui lui paroitroit avoir le plus de mérite. Chacune de celles, dont la fortune étoit médiocre, deſira d'être l'heureux objet de ſa bienfaiſance : et l'émulation qu'excita ce deſir contribua au progrès de leur études plus que toute l'attention de leurs maîtreſſes. L'intérêt perſonnel dominoit dans le cœur de toutes, excepté dans celui de l'aimable Candide. Elle ne deſiroit rien plus ſincèrement que de voir ſa couſine préférée par Lady Maſon ; car l'idée de leur ſéparation lui étoit ſi douloureuſe, qu'elle

qu'elle croyoit la ſupporter plus aiſément, ſi elle aſſuroit la fortune et le bonheur de Louiſe. Que les ſentimens qui animoient celle-ci, étoient différens! Quoiqu'elle eût toujours montré la plus grande affection pour ſa couſine, l'intérêt prenoit ſur ſon cœur l'empire le plus tyrannique ; et après le deſir de devenir elle-même l'heureuſe protégée de Lady Maſon, ſon vœu le plus ardent étoit que ſon choix ne tombât pas ſur Candide. Elle ſentoit qu'elle ne pouvoit ſans la plus grande envie la voir diſtinguée par les dons de la fortune. Son imagination lui repréſentoit les douceurs ſans nombre, les honneurs infinis, dont elle jouiroit dans le rang élevé de fille adoptive d'un pair. Elle ne ceſſoit de faire des vœux pour obtenir ce bonheur, tandis que la crainte que ſa couſine ne méritât

préférence dans l'eſtime de Milady ve-
oit par momens déconcerter ſes idées
mbitieuſes, tellement que les différentes
affions de ſon âme la plongeoient dans
plus grand trouble. Le jour déciſif
rriva enfin. Mais Lady Maſon ne vou-
nt pas faire connoître ouvertement ſes
ntentions, qu'elle n'eût eprouvé leur ſin-
érité, fit venir Candide dans ſon ap-
artement. Elle s'aſſit ſur un ſopha au-
rès d'elle, et après bien des aſſurances
'eſtime, elle lui dit, qu'elle penſoit ſé-
ieuſement à adopter ſa couſine, mais
u'elle ne lui annonceroit pas ſes inten-
ons, ſans la conſulter à cet égard,
u'elle comptoit ſur cette candeur qui
iſtinguoit ſes actions, pour qu'elle lui
it ſans réſerve, ſi elle croyoit que Louiſe
ût cette amabilité de caractère, et cette
ouceur de cœur, qui conſpireroient à
rendre

rendre leur union permanente: car, continua Milady, je me propoſe de me dédommager par ce moyen de la perte d'une fille chérie, et je ſerois tout à fait trompée dans l'attente de la ſatisfaction que je me promets, ſi celle que je viendrai à choiſir ne renfermoit pas les vertus et les qualités aimables que j'aimois dans feu ma chère Marie.

Il m'eſt impoſſible, très chère Milady, répondit Candide de me former une idée des différentes qualités de la fille que vous regrettez, parceque je n'ai pas eu le bonheur de la connoître; mais quoiqu'elle ait poſſédé toutes celles qui forment un caractère aimable, je ſuis ſi prévenue pour ma couſine, que je dois avouer que perſonne ne pourroit l'emporter ſur elle. Votre choix en ſa faveur m'inſpireroit la plus ſenſible ſatisfaction

ction, et j'ai assez de confiance pour oire qu'elle vous dédommageroit en ande partie, du bonheur que vous ez perdu.

Aimable fille, s'ecria Milady, tant de sinteressement est sans exemple: trouz bon que je vous prie de ne pas dire our le présent mes intentions à votre usine. Je vous reverrai ce soir et us ferai connoitre ma dernière résolution.

Quelques heures après elle prît un oment favorable, pour envoyer cher- er Louise, qui entra dans son apparteent avec tout l'empressement de la us vive espérance, ne doutant point ue Lady Mason ne l'eût fait venir pour i annoncer la préférence, qu'elle avoit equise dans son estime sur ses companes. Mais, lorsque, après qu'elle eut été

été assise quelques momens, Milady lui eut dit, comme elle avoit fait en parlant à Candide, que son choix étoit tombé sur sa cousine, comme elle fut sensiblement troublée! Le dépit et l'envie se peignirent sur ses traits. Se remettant cependant autant qu'il lui fut possible, elle dit qu'une telle distinction faisoit beaucoup d'honneur à Candide, et qu'elle espéroit sincèrement qu'elle tacheroit de la mériter.

Je l'espère aussi moi même, répondit Milady, car je me trompe rarement dans mes jugemens sur le mérite personnel. Cependant, ma chere Louise, vous connoissez le caractère de votre cousine mieux, que je ne puis me flatter de le connoitre moi même, parles-moi avec cette sincérité avec la quelle vous voudriez qu'on vous parlât en pareil cas.

Candide

Candide a-t-elle réellement ces qualités, que mon amitié pour elle me porte à lui attribuer ? les apparences trompent quelque fois, et j'aimerois mieux compter ſur une vertu de moins, avant de la prendre entièrement ſous ma protection, que de la trouver dans la ſuite dépourvue de cette vertu. Elle me ſemble généreuſe, diſcrète et d'un caractère aimable ; et je n'ai obſervé en elle ni orgueil, ni envie, ni défaut de ſincérité : mais elle peut manquer de ces qualités ſi néceſſaires à la perfection, quoique je n'aye pas eu le talent de le remarquer.

Aux mots d'envie et de manque de ſincérité Louiſe ſe ſentit très troublée ; mais cela ne l'empêcha pas de répondre à Milady Maſon qu'elle croyoit réellement que Candide réuniſſoit toutes ces vertus, mais que par ſa diſpoſition ſé-

rieuſe et grave, approchant quelque fois de la mélancolié, elle ne devoit pas être choiſie pour remplacer la fille, qui étoit l'objet de ſes pleurs, dont le caractère comme elle l'avoit entendu dire étoit gai et vif à l'extrême : et qu'elle penſoit que parmi pluſieurs autres jeunes écolières elle en auroit pu prendre une dont la ſociété lui ſeroit plus agréable.

Grand merci, ma chere, pour votre candeur impartiale, repondit Milady, jettant ſur elle un coup d'œil pénétrant : mais ce que vous nommez mal à propos gravité eſt pour moi la plus forte récommendation. Le calme, qui règne ſur ſon viſage, me perſuade que ſon cour eſt auſsi tranquille que ſes traits. La ſéréinité d'eſprit eſt la preuve la plus ſure de l'innocence. Elle peut être grave par modeſtie, et c'eſt une marque certaine

e ſa diſcrétion. La mélancolie, j'en uis ſure, n'obſcurcira jamais de ſes oires vapeurs les jours d'une perſonne ont la bonté eſt ſi évidente, et rien ne eut manquer au bonheur de quicon- ue reçoit du ciel une compagne, qui omme elle préfère l'élévation de ſon mie à la ſienne propre.

Louiſe étoit pleine de confuſion : Milady informa enſuite de ce qui s'étoit paſſé ntre elle et Candide au ſujet d'elle même ; et après lui avoir reproché avec douceur ſon procédé peu généreux, au- quel elle oppoſa l'amitié deſintéreſſée de Candide, elle lui dit que toute cette cène ſeroit enſevelie dans l'oubli, parce qu'elle ne vouloit pas affliger le cœur noble de ſa couſine, en lui faiſant con- noître ſa duplicité ; mais qu'elle eſpéroit que ce ſeroit la dernière preuve, qu'elle

donneroit, de ſon défaut de ſincérité parceque rien ne montroit plus évidemment la baſſeſſe du caractère, que de s'oppoſer au bonheur d'autrui par des moyens inſidieux, et ſurtout à celui d'une perſonne auſſi méritante que Candide, qui lui étoit attachée non ſeulement par les liens du ſang, mais encore par ceux de la plus étroite amitié. Elle lui apprît enſuite que de ce jour elle regarderoit Candide comme ſa fille ; mais que, comme la félicité de la dernière dépendoit de celle de ſa couſine, elle étendroit ſa protection ſur toutes les deux, et qu'elle ſe flattoit qu'elle feroit ſes efforts pour acquérir les vertus, qui brilloient dans tous les actions de ſa Candide ; afin qu'elles puſſent ne pas moins ſe reſſembler l'une et l'autre du côté de la bonté du cœur, que du côté des avantages de la fortune.

Louiſe honteuſe et humiliée tombe-
ux pieds de Lady Maſon, verſe des
orrens de larmes, et déplore l'ingrati-
ude dont elle s'étoit rendue coupable.
raiment répentante de ſa conduite in-
éreſſée, elle exprima toute ſa recon-
oiſſance à Milady, plus pour la pro-
neſſe qu'elle lui avoit faite de la cacher
Candide, que pour la réſolution géné-
euſe de la prendre auſſi ſous ſa pro-
ection, quoique toute ſa vie elle ait
té pénétrée de ce dernier bienfait.
onvaincue de ſon erreur, elle s'eſtima
lus heureuſe d'avoir une auſſi digne
rotectrice et de poſſeder toujours l'eſ-
me et l'amitié de ſa couſine, que de
uir de tous les autres avantages, qu'elle
promettoit de la bonté de Lady
Maſon.

L'Affliction cauſé par l'Amour de ſoi-même condamnée.

CONTE.

C'ETOIT un jour de congé du mois Juin, & Alexis s'étoit diſpoſé à partir avec un certain nombre de ſes camarades pour un petit voyage d'agrément: mais le ciel s'obſcurciſſoit, les nuages ſe raſſembloient, et pendant quelque tems il fut dans une cruelle incertitude ſur ſon départ, à laquelle s'oppoſa définitivement une pluie abondante et continuelle. Ce contretems ſurmonta ſon courage; les larmes coulent de ſes yeux, il ſe plaint amèrement de ce changement de tems arrivé ſi mal-à-propos et refuſe opiniatrément toute conſolation.

Le ſoir les nuages ſe diſſipèrent, le ſoleil brilla d'un éclat extraordinaire et la face de la terre ſembla ſe renouveller et offrir les charmes du printems. Euphronius conduiſit Alexis dans la campagne. La violence de la douleur étoit alors appaiſée dans ſon cœur; la ſérénité de l'air, le chant mélodieux des oiſeaux, la verdure des prairies et les doux parfums qu'elles exhaloient flattoient tous ſes ſens et portoient le calme et la joye dans ſon ame.

Ne remarquez-vous pas, dit Euphronius, le changement ſoudain qui s'eſt fait dans la nature. Rappellez vous le ſpectacle qu'elle nous preſentoit hier. La terre étoit deſſéchée par une longue aridité, les fleurs cachoient leurs têtes penchées, les odeurs agréables ne ſe faiſoient plus ſentir, la végétation ſemblo[ît]

bloit avoir ceſſé. A quoi devons-nous attribuer ce renouvellement de la nature ? A la pluie qui eſt tombée ce matin, repondit Alexis, modeſtement confus.

Il étoit frappé d'une conduite que l'amour de ſoi-même et le défaut d'attention lui avoient fait tenir, et ſes reflexions amères previnrent les reproches & la cenſure d'Euphronius.

Le Tigre & l'Eléphant.

FABLE.

DANS un des deſerts de l'Afrique étoit un tigre d'une taille, d'une rocité extraordinaire. Il y commettoit s ravages les plus terribles: il attaquoit us les animaux qu'il rencontroit, ſans mais ſe raſſaſier de ſang, ni de carnage. a reſiſtance ne ſervoit qu'à irriter ſa reur, et la timidité ſouffrante qu'à gmenter le nombre de ſes victimes. uand il ne trouvoit aucune proie dans s forêts, il ſe cachoit auprès d'une fon- ine, et ſaiſiſſoit ſucceſſivement et ſans ſtinction les différens animaux qui ve- ient boire. Pendant que le tigre étoit ché dans un buiſſon voiſin, ill arriva qu'un

qu'un éléphant s'arrêta pour ſe déſalté
rer à cette fontaine.

La vue d'un animal ſi prodigieux a
lieu de contenir ſa voracité ne faiſoit qu
l'exciter. Il comparoit ſon agilité à l
maſſe peſante de l'éléphant, et s'ima
ginant qu'il ſeroit auſſi peu propre a
combat qu'à la fuite, il ſe jette ſur l
trompe la gueule ouverte. L'éléphan
auſſitôt la retire avec une grande pré
ſence d'eſprit, & recevant le tigre ſu
ſes dents le fait ſauter en l'air à un
hauteur conſidérable. Etourdi par ſ
chute, le tigre reſte quelque tems ſan
mouvement, tandis que le généreux élé
phant le laiſſoit ſe remettre de la ſe
couſſe qu'il avoit éprouvée. Quand l
tigre fut revenu à lui-même, il ne de
vint que plus furieux d'avoir été re
pouſſé, et pourſuivant ſon paiſible ad
verſair

rſaire, il l'attaque encore un fois avec
ne nouvelle violence. A ce moment,
reſſentiment de l'éléphant s'anime, il
eſſe le tigre avec ſes dents, et le met
mort avec ſa trompe.

Le vrai courage conſiſte à ſe défendre,
non à attaquer.

Les Peines & les Remords ſont les Fruits de la Pareſſe.

DES affaires particulières obligèrent le précepteur d'Edgar et de Flo-
ntin de les quitter pour quelques jours:
ais comme il avoit envie qu'ils s'occu-
ſſent utilement pendant ſon abſence,
leur donna à l'un & à l'autre quel-
es métamorphoſes d'Ovide à appren-
dre,

dre, leur disant qu'il espéroit voir à so retour qu'ils n'auroient pas passé le tems dans la paresse. Les deux enfa firent les plus belles promesses et affi rèrent à Monsieur Frasier qu'il n'auro pas sujet d'être mécontent.

Aussitôt qu'ils furent abandonnés eux-mêmes, Edgar proposa un prome nade : Florentin y consentit, en disan Il est impossible d'étudier aujourd'hui jouissons de notre liberté, et demain no nous leverons de bonne heure, pour ré parer le tems perdu. Ils sortirent don & se promenèrent jusqu'à l'heure du di ner ; le reste du jour ils s'amusèrent ramer dans l'etang de leur père, trop oc cupés pour penser à l' tude. En allan se coucher cependant, ils prirent la ré solution de se lever de grand matin. I prièrent en conséquence Georges, do

mestiqu

eſtique de leur père, de les éveiller. lais quand il vint le lendemain matin, étoient tous deux ſi endormis, qu'ils blièrent ce qu'ils avoient a faire, et uf heures ſonnèrent avant qu'ils fuſ- nt habillés. Pendant qu'ils déjeû- ient un pauvre aveugle, qui jouoit du lon ſe preſente à la fenêtre, en deman- nt la charité. Oh ! dit Edgar, qu'une rtie de danſe me feroit de plaiſir ! n voudriez-vous faire une, Julienne ? ui, dit-elle. En conſéquence ils for- ent leur partie et ſe mettent à danſer. près cet éxercice qui dura quelque ms ils allèrent dans le ſallon d'été pour repoſer. Là ils donnèrent toute leur tention à de jeunes oiſeaux, qu'Edgar oit dénichés & qu'il tachoit d'élever. après midi ils accompagnèrent leur ur dans une viſite, qu'elle fit à une

de leurs petites voiſines; et ainſi ſe paſſ
le ſecond jour. De cette fois, dit Ed
gar, en ſe mettant au lit, je ſuis dé
terminé à étudier demain. Ainſi je vai
mettre mon livre ſous mon oreiller
Florentin fut d'avis d'en faire autant
car, dit-il, M. Fraſier ſera certainemen
faché, s'il trouve que nous ne lui ayon
pas obéi. Il eſt malheureux que nous
ayons dans ce moment tant d'affaires
Il faut que demain je raccomode mon
cerf-volant, ou bien il ne vaudra plu
rien. Et moi, dit Edgar, il faut que
j'aille à une boutique achêter quelque
billes de marbre. Hé bien, ſi nous ne
pouvons étudier demain, nous étudiéron
après demain, voila tout. Quand une
fois nous y ſerons, nous aurons bientôt
fait.

De

De jour en jour cependant ils trouvèrent des raiſons ſuffiſantes pour laiſſer l'étude : car les pareſſeux ne manquent jamais de prétextes pour ſatisfaire leurs fantaiſies, juſqu'à ce qu'ils ayent laiſſé couler le tems, dont ils peuvent diſpoſer. Il y avoit une ſemaine, que leur précepteur étoit abſent, lorſqu'un ſoir, comme ils jouoient devant la maiſon, ils l'apperçurent venir à une médiocre diſtance. Sa vue leur rappella le ſouvenir de leur étude, et au lieu de s'arrêter pour le récevoir, ils coururent chercher leurs livres. Mais ils les trouvèrent égarés, et après avoir parcouru différens appartemens et s'être informé à tous les domeſtiques, ils ne purent les découvrir nulle part. Ils cherchèrent enſuite dans le ſallon d'été. Mais tout fut en vain. Ils revinrent encore à la

hâte à la maiſon, et de peur que M
Fraſier ne les vît, ils paſsèrent par l
cuiſine, montèrent tout doucement
l'étude de leur père, tournèrent tou
jettèrent les livres les uns d'un côté, l
autres d'un autre, mais inutilement. I
alloient chercher ailleurs, lorſqu' Edg
s'écria : Mon frère, il me vient une idé
Prenons nos chapeaux, ſortons ſans fai
de bruit, et nous nous promenerons ju
qu'au ſouper : notre précepteur ne ſçau
ra pas ſi nous étions ſortis, quand il e
arrivé, il ſera ſi tard, quand il nous ver
ra, qu'il ne nous demandera pas ce qu
nous avons fait ; et demain nous tache
rons d'apprendre notre leçon, avant qu'
ſe lève. Quoi ! ſans nos livres, dit Flo
rentin ? Oh ! nous les trouverons de
main, dit ſon frère, ne craignez pas.

Il

Ils ſe dépêchérent donc de ſortir par jardin, et ſe gliſſant, pour n'être vus e perſonne, le long des arbres et des uiſſons, ils gagnèrent les ſentiers, qu'ils royoient le moins fréquentés. Comme ur ſeul deſir étoit de n'être pas vus, ils hâtoient d'aller, ſans s'embarraſſer où, ſqu'à ce que les ombres de la nuit ommençaſſent à ſe répandre. Elles fu-ent pour eux un avertiſſement de ré-ourner ; mais craignant toujours d'être op tôt à la maiſon, ils s'amusèrent en archant, et ayant, ſans le ſavoir, tourné al à propos, chaque pas qu'ils faiſoient s éloignoit du logis. Il étoit preſque uit, lorſque ſaiſis de peur, ils s'apper-urent de leur mépriſe. Ah ! que fe-ons-nous, dit Florentin ? qu'allons ous devenir ? Je n'en ſcais rien, répon-it Edgar : Mais allons par ici. Se pre-

nant enſuite l'un et l'autre par la main, ils vont un peu plus loin, mais bientôt ils tombent tous deux ſur des ronces. Ils ſe relèvent tout déchirés et meurtris, et ſe mettent à regretter l'extravagance, qui leur avoit cauſé la peine, où ils ſe trouvoient. Ah ! dit Edgar, ſi nous avions appris notre leçon, nous ſerions maintenant contens à la maiſon avéc papa et mama. La ſoirée étoit froide, ils ſouffroient beaucoup de la rigueur du tems, et ils avoient exceſſivement faim. Auſſitôt ils virent à quelque diſtance une lumiere, qui ranime leur eſpoir, et ſuppoſant qu'elle venoit de quelque chaumière, ils tachèrent d'y arriver : mais ils étoient dans l'erreur ce n'étoit qu'une vapeur qui s'élevoit des marais voiſins, et après être tombes différentes fois ſur des épines, ils furent obligé

obligés d'abandonner leur entrepriſe. Fatigués, à demi morts de faim et tremblant de froid, ils furent à la fin forcés de s'aſſeoir ſous des buiſſons. Ils pleurèrent quelque tems ; bientôt le ſommeil commençant à s'emparer d'eux, ils ſe paſsèrent l'un et l'autre les bras autour du cou, et s'invitèrent à dormir.

Cependant leurs parens, étonnés qu'ils ne revinſent pas, envoyèrent de tous côtés leurs domeſtiques pour les chercher. M. Fraſier ſortit auſſi dans l'eſpoir de les trouver, mais il fut obligé de revenir ſans eux chez M. & Mad. Wyatt, que leur ſenſibilité dans cette circonſtance reduiſoit à un état de ſouffrance, qui ne peut être exprimé. Ils veillèrent toute la nuit, prêtant l'oreille à chaque bruit qu'ils entendoient, eſpérant que ce pouvoit être leurs enfans qui revenoient.

revenoient. A la fin M. Wyatt, ne pouvant ſupporter le tourment de l'inquiétude, voulut auſſi aller les chercher, mais ce fut avec auſſi peu de ſuccès, que ceux qu'ils avoit envoyés auparavant.

Edgar & Florentin s'éveillèrent dès la pointe du jour. Il ſe lèvent & regardent autour d'eux. Mais quel fut leur étonnement de ſe trouver au milieu d'une vaſte commune, qu'ils ſcavoient être à près de trois miles de la maiſon de leur père. Auſſitôt ſe rappellant ce qui leur étoit arrivé la veille, ils réſolurent de faire diligence pour ſe rendre au logis, où ils n'arrivèrent qu'à environ ſept heures. Dès qu'ils parurent dans la ſalle; leurs parens volèrent au devant d'eux, & s'abandonnèrent pendant quelques minutes à la joye qu'ils reſſentoient, en ſerrant pluſieurs fois leurs enfans

dans

dans leurs bras. Quand ils furent entrés dans le ſallon, M. Wyatt leur demanda pourquoi ils étoient reſtés dehors tout la nuit. Ils rougiſſent de honte, et après quelques momens de ſilence, ils ſe jettent aux pieds de leur père et avouent tout. M. Wyatt leur ordonne de ſe lever, mais ne leur dit rien de plus juſqu'après déjeûner, qu'il les fit venir dans ſon cabinet d'étude, où il leur parla de la manière ſuivante: "Quoique je "condamne hautement votre pareſſe, "qui vous a plongés dans l'état d'in-"quiétude & de ſouffrance où vous vous "êtes trouvés, je ne vous infligerai pas "d'autre punition, perſuadé que vous "avez déjà été punis très sévèrement. "Je ne puis cependant laiſſer échapper "l'occaſion de vous donner quelques "avis. Vous dites que vous n'aviez pas

"intention

" intention de négliger entièrement
" votre leçon, que vous ne faiſiez que la
" remettre d'un jour à l'autre : c'eſt-à-
" dire clairement que vous n'aviez pas
" la réſolution de remplir un devoir que
" vous connoiſſiez. Vous ne vouliez
" pas donnner l'attention néceſſaire,
" qu'on exigeoit de vous, quoique vous
" ſentiſſiez que vous étiez coupable en
" n'obéiſſant pas aux ordres de votre
" précepteur. Vous cherchiez donc à
" vous tranquilliſer, ſous le pauvre pre-
" texte de faire le lendemain, ce que
" vous auriez du faire le jour même :
" le lendemain venoit, vous différiez en-
" core, et vous trouvâtes que chaque jour
" en augmentant pour vous les difficul-
" tés, ajoutoit encore à votre pareſſe et
" à votre irréſolution. Ainſi, ce que
" d'abord vous euſſiez fait aiſément,

" votre

" votre négligence vous le rendoit ex-
" trêmement difficile. Pour éviter d'être
" découvert vous avez eu recours à une
" tromperie baſſe, et les maux qu'elle
" vous a fait ſouffrir ſont trop récens
" pour qu'il ſoit beſoin d'en faire le dé-
" tail. Que je vous expoſe cependant
" quelques unes des ſuites de votre
" faute, qui ſemblent être échappées à
" votre attention. Je veux dire, la diſ-
" grace de l'être ſuprême que vous avez
" encourue par votre mauvaiſe conduite,
" et les angoiſſes que vous avez cauſées
" la nuit dernière à votre mère et à moi.
" Ignorant ce qui pouvoit vous arriver,
" vous avez paſſé des heures pénibles
" dans toutes les horreurs de la crainte
" et de l'inquiétude. Je ne ſcais com-
" ment vous avez intention d'expier
" votre faute ; mais la ſeule pénitence

" qui

" qui puiſſe plaire au ciel et nous être
" agréable, c'eſt d'éviter à l'avenir une
" pareille conduite. Soyez aſſurés qu'à-
" moins de prendre la réſolution de vain-
" cre l'indolence habituelle, à la quelle
" vous vous êtes livrés quelque tems, et
" qu'àmoins d'y être fidèle, on ne peut
" dire dans quels maux vous vous pré-
" cipiterez ; puis que l'indolence et le
" défaut de réſolution ſont les ſources de
" la moitié des malheurs de la vie. La
" première vous expoſera à tous les
" maux de la pauvreté, et la ſeconde
" vous plongera dans toute eſpèce de
" vices."

La

La Force de la Peur.

HISTOIRE VERITABLE.

IL n'eſt pas au monde un amuſement plus cruel et plus déraiſonnable que celui qu'on prend à faire peur aux autres, uniquement pour ſatisfaire le caprice du moment, ſi l'on conſidère que les ſuites en ſont ſouvent fatales à la ſanté & à la raiſon. Quel homme ſage voudroit pour une plaiſanterie expoſer la vie d'un ami ? Nous voyons ſouvent cependant des perſonnes, d'un bon ſens généralement réconnu ſous une infinité d'autres rapports, ſe livrer à ces plaiſirs barbares. Beaucoup d'exemples prouvent qu'une peur ſoudaine a guéri des maladies invéterées, contre leſquelles

tous les autres remèdes avoient échoué, mais il en eſt d'elle comme des remèdes violens, dont l'uſage eſt ſouvent funeſte: et quoique celui-ci ne puiſſe être condamné, à cauſe du but qu'on ſe propoſe, il eſt ſouvent dangereux de le mettre en pratique. Mais quand on n'a pas un motif auſſi louable, c'eſt le plus barbare des amuſemens. L'hiſtoire ſuivante, prouvera que le plaiſir momentané d'une plaiſanterie de cette eſpèce peut cauſer pendant toute la vie des regrets inutiles.

Un homme de qualité fut pris d'une fièvre quarte, qui par ſa longue durée ruina ſon tempérament, et le conduiſit preſque au tombeau. Tous ſes amis étoient affligés de le voir dans ce triſte état, mais ſurtout Gonelle, qui le ſervoit en qualité d'écuyer, et qui aimoit ſin

cèremen

cèrement ſon maître. Les medecins, après avoir vainement épuiſé toute leur ſcience, lui conſeillèrent enfin de changer d'air ; et pour cet effet il ſe retira dans un agréable maiſon de campagne ſur les bords du Pô.

Le Marquis aimoit beaucoup une promenade favorite, où la belle verdure de la prairie entrecoupée par le tranquille courant du fleuve, qui ſerpentoit au milieu d'elle, en offrant le plus joli coup d'œil, ſervoit à l'égaïer dans les intervalles de ſa maladie. Gonelle, qui avoit entendu dire, comme une choſe certaine, que la peur étoit efficace pour quelques maladies, & particulièrement pour celle de ſon maître, reſolut d'eſſayer ſi ce moycn ne produiroit pas ſur lui un effet ſalutaire. Il avoit obſervé que le Marquis s'arrêtoit tous les jours ſous une

touffe de peupliers ſur les bords du fleuve, d'où il voyoit à l'aiſe les agréables détours du courant; et comme l'eau dans cet endroit n'étoit pas aſſez profonde pour être dangereuſe, et qu'il y avoit un moulin vis-à-vis, il réſolut de le jetter dedans, perſuadé qu'il n'y avoit rien à craindre pour ſa vie. Il dit au Meunier qu'il avoit deſſein d'eſſayer les effets de la peur ſur un de ſes camarades, malade de la fièvre, et le pria de tenir ſon bateau prêt pour le retirer auſſitôt qu'il l'auroit jetté dans l'eau. Après lui avoir donné ces inſtructions, il lui recommanda le ſilence, ajoutant que, ſi ſon maître avoit connoiſſance de ſon projet, il ſeroit peut-être faché contre lui.

Gonelle ne fut pas long tems à éxécuter un plan ſi bien concerté. Un matin qu

que le Marquis s'étoit arrêté comme à l'ordinaire au bord du fleuve, ſous cette touffe dont j'ai parlé, et que le Meunier étoit dans ſon bateau, pêchant à une médiocre diſtance, Gonelle pouſſe ſoudainement ſon maître et le jette tout à coup dans le Po. Auſſitôt il va prendre ſon cheval, qui l'attendoit dans le grand chemin, s'enfuit vers Padoue et ſe retire à la terre du Seigneur Ferrare, beau père du Marquis.

Le Meunier vint auſſitôt avec ſon bateau, tira de l'eau le Marquis preſque mort de peur, quoiqu'il n'eût éprouvé aucun mal, et le reporta heureuſement au milieu de ſa famille, entièrement guéri de la maladie, à laquelle il avoit été ſi long tems en proie. Chacun conclut que Gonelle avoit formé le deſſein de noyer ſon maître; et quoique le Mar-

quis lui fût très attaché, il ne pouvoit s'empêcher de porter le même jugement, ſurtout en conſidérant qu'il étoit allé chercher un azile dans la maiſon de ſon père. Il ſoumit l'affaire à ſon conſeil, qui, pour punition d'un attentat ſi inexcuſable envers un ſi bon maître, le condamna à une banniſſement perpétuel, et prononça contre lui la peine de mort, s'il étoit jamais trouvé ſur la terre de Ferrare, qui appartenoit au Marquis.

Ce Seigneur, comme on l'à déjà dit, aimoit ſincèrement Gonelle, et ne pouvoit ſe paſſer de lui. Il ſe trouvoit guéri de ſa fièvre, et l'on commençoit à repandre que cette action hardie n'avoit été entrepriſe que pour opérer ſa guériſon ; la dépoſition du Meunier rendoit la choſe évidente : neanmoins pour voir quel effet cette ſentence produiroit ſur

Gonelle,

Gonelle, il ordonna qu'elle fût publiée à ſon de trompette. L'écuyer ayant entendu cette proclamation réſolut de retourner à Ferrare, et de voir ſon maître, s'il étoit poſſible; mais afin d'éviter la punition dont il étoit menacé, il acheta un grand chariot, le fait emplir de terre à moitié, prend une atteſtation d'un grand nombre de témoins comme c'étoit de la terre de Padoue, et va dans ce chariot au palais de Ferrare. Auſſitôt qu'il fut arrivé, il fit demander une audience au Marquis, et dit au meſſager de l'aſſurer que tout ce qu'il avoit fait, avoit été dans de bonnes intentions.

Le Marquis, cherchant à s'amuſer et à rendre à Gonelle peur pour peur, envoya un officier de juſtice pour l'arrêter. Vainement il produiſit ſes atteſtations pour prouver qu'il étoit ſur la terre de Padoue,

Padoue, il fut mis en priſon et reçut ordre de ſe préparer à l'exécution de la ſentence ; et pour lui faire croire que la choſe étoit ſerieuſe, on lui envoya un confeſſeur.

Gonelle, voyant que ce n'étoit pas une plaiſanterie, et qu'il n'y avoit pas moyen de voir le Marquis, fit de néceſſité vertu et ſe mit ſérieuſement à ſe préparer à la mort avec tout le courage, dont il étoit capable. Le Marquis avoit ordonné ſecrètement que, quand il ſeroit arrivé à l'échaffaut, on lui bandât les yeux, et que, lorſqu'il auroit mis ſa tête ſur le billot, le bourreau lui versât un ſceau d'eau ſur le cou, au lieu de le frapper du coup de la hache, que Gonelle s'attendroit à recevoir.

Tout Ferrare étoit préſent à cette ſcène, & il n'y avoit perſonne qui ne

fût ſenſible à la fin tragique du pauvre Gonelle. Le malheureux patient à genoux, les yeux bandés, demandoit à Dieu pardon de tous ſes pêchés, et proteſta que par rapport au crime, pour lequel il alloit ſouffrir la mort, il ne l'avoit commis que pour guérir ſon maître, ajoutant que, puiſqu'il avoit pu prolonger ſa vie, il ne regrettoit pas le ſacrifice de le ſienne propre. S'étant enſuite recommandé aux prières des aſſiſtans, il mit ſa tête ſur le billot. L'exécuteur alors prend le ſceau d'eau et le lui verſe ſur le cou. Les ſpectateurs, qui croyoient qu'il alloit lui donner le coup fatal, crièrent en même tems, Grace! grace! Le pauvre homme fût tellement ſaiſi que le ſceau d'eau produiſit le même effet que le fer. Il pouſſa à l'inſtant

ſtant un profond ſoupir et remit ſon ame entre les mains de ſon Créateur.

Tout Ferrare pleura ſa mort. Mais perſonne ne ſentit plus cruellement cette malheureuſe cataſtrophe que le Marquis. Il ſe repentit trop tard d'avoir écouté ſon caprice bizarre, et les reflexions qu'il fit ſur la mort tragique de ſon fidèle ſerviteur empoiſonnèrent toujours dans la ſuite la félicité dont il auroit joui.

Les Dangers du Delay ;
OU,
Hiſtoire de Charles Townley.

LE jeune Charles Townley joignoit à des diſpoſitions peu communes une forte ſenſibilité qui fut toujours le mobile de ſa conduite, ſans que la raiſon la reglât jamais ; c'eſt-à-dire qu'il ſuivoit toujours le premier mouvement. Il n'avoit ni force, ni ſtabilité de caractère. Un moment il jouiſſoit du plaiſir, et l'autre il ſentoit l'éguillon du remords, à cauſe de quelque devoir, qu'il avoit négligé. La veille à la vérité il avoit toujours l'intention de bien faire en tout ; et le lendemain il ſe laiſſoit aller au gré du caprice.

Par

Par hazard il apprit qu'un homme étoit dans une grande détreſſe ; et déterminé à aller le ſecourir, il quitta ſa maiſon pour ſuivre ce ſentiment d'humanité : mais ayant rencontré un ami qui lui propoſa d'aller à la comédie, il remet au lendemain l'acte de bienfaiſance, qu'il avoit réſolu d'exécutér. Le matín quelques perſonnes vinrent déjeûner avec lui, et l'emmenèrent voir quelques beaux tableaux : le ſoir il alla au concert : le jour ſuivant il étoit fatigué et reſta au lit juſqu'à midi ; il lut enſuite une hiſtoire pathétique et bien touchante, pleura, s'endormit et oublia la bonne action qu'il ſe propoſoit de faire. Un accident lui rappella ſon deſſein, il envoya chez le malheureux, et apprit qu'il étoit trop tard, que le ſecours étoit inutile.

C'eſt

C'eſt dans cette inſouciance qu'il conſuma ſon tems & ſa fortune, ſans embraſſer aucun état, quoiqu'il fût fait pour briller dans celui qu'il eût choiſi. Ses amis, qui par leurs ſervices lui avoient pluſieurs fois épargné des diſgraces, s'offenſèrent à la fin et le laiſsèrent languir dans une priſon ; et parce qu'il n'y avoit aucune probabilité de le corriger ou de le fixer, ils l'abandonnèrent aux priſes avec l'adverſité.

Il ſe fit à lui-même de vifs reproches et alloit tomber dans le déſeſpoir, lorſqu'un ami vint le viſiter. Cet ami aimoit le fond de vertu, dont il laiſſoit quelquefois échapper des traits ; il imagina qu'elle l'emporteroit un jour en lui et qu'elle dirigeroit ſa conduite. Il paya ſes dettes, lui donna une ſomme ſuffiſante pour le mettre en état de faire un voyage aux Indes

Orientales, où Charles deſiroit aller, pour eſſayer de rétablir ſa fortune et par la ſageſſe de ſes ſoins obligeans le réconcilia avec ſes parens & ramina ſon courage.

Charles met à la voile ſous les auſpices d'un vent favorable, & la fortune ſecondant ſes deſirs vains en apparence, il amaſſa dans l'eſpace de quinze ans une plus grande fortune, qu'il n'avoit eſperé, & ſongea à revenir dans ſa patrie & à y finir ſes jours.

Quoique pénétré des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, il avoit ceſſé toute correſpondance avec ſon ami: cependant comme il ſçavoit qu'il avoit une fille, ſa première réſolution fut de lui réſerver la plus grande partie de ſes biens comme la preuve la plus eſſentielle, qu'il ui put donner de ſa gratitude. Il plaiſoit dans cette penſée, et elle ſuf

po

pour l'occuper agréablement pendant quelques mois : mais comme il apprit par hazard que ſon ami avoit éprouvé de grand malheurs dans le commerce, cette nouvelle lui fit deſirer de hâter ſon retour dans ſa patrie. Le penchant qu'il avoit à temporiſer dominoit toujours en lui, et il remettoit d'un tems à autre l'entrepriſe pénible de mettre ordre à ſes affaires avant ſon départ : il écrivit cependant en Angleterre et fit paſſer une ſomme conſidérable à un correſpondant, qu'il pria de lui préparer une maiſon et de la purger de toute hypothèque.

Il ſeroit impoſſible de rapporter tous les delays qui précédèrent ſon départ. Il arriva enfin en Angleterre, et quand il fut dans le lieu de ſa demeure, il s'occupa ſi minucieuſement de la faire arranger avec goût, qu'il laiſſa paſſer un mois, avant

d'aller chercher ſon ami : mais il fut cruellement puni de ſa négligence. Il apprit qu'il avoit été réduit au comble de l'indigence, et jetté dans la même priſon d'où il l'avoit tiré lui-même. Townly s'empreſſa d'y arriver ; mais ſon ami étoit mort le jour précédent, il n'y trouva que ſon cadavre. Sur la table étoit parmi quelques papiers inſignifians, une lettre écrite d'une main tremblante à Charles Townley. Il l'ouvrit, elle ne contenoit que peu de lignes à peine liſibles ; mais elles déchirèrent ſon cœur. Les voici :

" J'ai été plongé dans des malheurs
" imprévus : mais quand j'ai appris votre
" arrivée, un rayon de joye à lui dans
" mon cœur. Je croyois connoître le
" votre, & j'eſpérois que votre ſociété
" pourroit m'être encore de quelque
" conſo

« conſolation dans mes derniers jours ;
« car je vous aimois : je me flattois
« même de gouter le bonheur ; mais je
« me ſuis trompé ; la mort eſt ma ſeule
« reſſource."

Bon Dieu ! s'écria-t-il, après l'avoir lue. Que ne ſuis-je arrivé un jour plutôt, je l'aurois vu, et il ne m'auroit pas cru en mourant l'homme le plus ingrat, que la terre ait porté ! Alors ſe frappant le front, & promenant ſes regards égarés dans ce lieu d'horreur, il prononce ces paroles d'une voix ſuffoquée mais vive et animée. Hier vous étiez aſſis à cette place, penſant à mon ingratitude ! Où êtes-vous maintenant ? Oh, que ne vous ai-je vu ! que n'eſt-il poſſible que mes ſoupirs et mon répentir parviennent juſqu'à vous.

Ayant donné des ordres pour faire enterrer le corps, il revint chez lui en proie à la douleur et au déſeſpoir. S'y abandonnant ſans meſure, & étant incapable de tout autre ſentiment, il négligea de s'informer de la fille de ſon ami, à qui il avoit intention de faire une donation conſidérable.

Après qu'il ſe fut paſſé quelque tems, il envoya pour avoir des renſeignemens à ſon ſujet : mais ceux qu'il ſe procura ne ſervirent qu'à aggraver ſa peine & à redoubler la violence de ſon tourmant. La pauvre jeune demoiſelle avoit été promiſe du vivant de ſon père à un jeune homme digne d'elle; mais quelque tems après ſa mort les parens de ſon amant l'envoyèrent ſur mer pour empêcher que la mariage n'eût lieu. Se trouvant ſans ſecours, et n'ayant pas aſſez de courage

pour

pour combattre contre la pauvreté, elle épouſa pour s'y ſouſtraire un vieux libertin qu'elle déteſtoit : il étoit d'un mauvais caractère & ſes habitudes vicieuſes en faiſoient un mari inſupportable. Ce fut en vain qu'elle eſſaya de lui plaire et de bannir le chagrin, qui l'accabloit et la rendoit inſenſible aux avantages de la fortune et à tous les plaiſirs qu'elle pouvoit lui procurer. Son père qui l'aimoit tendrement n'étoit plus : elle avoit perdu ſon amant : ſans ami, n'ayant perſon à qui elle put ſe confier, elle étoit conſumée par une peine ſecrette, qui ne lui donna pas la mort, mais qui troubla ſa raiſon. Ce qui fournit un prétexte à ſon mari pour la faire enfermer.

Charles ayant appris ce dernier évènement alla la viſiter. Fanny, lui dit-il, reconnoiſſez-vous votre ancien ami? Fanny le regarda, et récouvrant pour

un moment l'uſage de la raiſon, elle ſentit que ſon viſage devoit porter l'empreinte de la douleur. Cette foible lueur diſparut bientôt. Les égaremens de ſon imagination ſe manifeſtèrent dans ſes yeux, et excitèrent ce flux de paroles, qui ceſſoit jamais. Elle chantoit quelques vers de différentes chanſons, elle parloit des mauvais traitemens que ſon mari lui avoit fait eſſuyer, elle s'informoit s'il étoit allé depuis peu ſur mer, et fréquemment elle s'adreſſoit à ſon père, comme s'il eût été derrière ſa chaiſe, aſſis auprès d'elle.

Charles étoit incapable de ſoutenir cette ſcène. Si je pouvois comme elle, s'écrioit-il, perdre le ſentiment du malheur. Cette peine inſupportable n'accableroit pas mon cœur ! il ſentoit que l'intention qu'il avoit de lui faire un ſort

avantageux

avantageux ne pouvoit lui rendre la raiſon ; mais que, ſi après la mort de ſon père, il avoit mis plus de célérité dans l'exécution de ſon projet, il auroit pu la ſauver & ſe procurer des conſolations à lui-même.

Le coup qu'il reſſentit de l'état de la fille lui fut plus funeſte que la mort du père. Il ſe confina dans ſa maiſon, il s'abandonnat à la mélancolie, il laiſſa croître ſa barbe et tomba dans un dégoût total de lui-même. Il donna chez lui un retraite à la pauvre infortunée, lui procura une garde pour la veiller et pour la préſerver des dangers auxquels elle s'expoſoit, et chaque jour ill alloit la viſiter. Sa préſence eut jetté le trouble dans l'âme la plus ferme ; comment pouvoit-il la ſoutenir, lui à qui la conſcience reprochoit qu'il avoit négligé

de

de faire le bien et d'écouter la voix de la raiſon. Les douceurs de l'amitié lui étoient enlevées et chaque jour il contemploit le plus triſte de tous les ſpectacles, une malheureuſe qu'il avoit réduite à la privation de ſes facultés intellectuelles. Il ne put y réſiſter long tems et mourut ſans faire de teſtament, conſumé de chagrins et de remords.

La Bienfaiſance Source des Plaiſirs les plus purs.

LORD & Lady Egerton avoient coutume d'aller aux bains paſſer leur été. Il s'eſt trouvé cette année, qu'ils oient allé à Yarmouth, agréable port de mer, ſur le côtes de Norfolk. Il furent ccompagnés par Clement et Céleſtine es deux aînés de leurs enfans, qui fuent enchantés des ſcènes ſuperbes que a mer expoſoit à leurs yeux. C'étoit ers le commencement de Juin ; ces enans paſſoient ordinairement des heures ntières à errer ſur le rivage, ramaſſant es coquilles, des herbes marines et 'autres productions de la mer. Un beau natin ils ſortirent comme à l'ordinaire,

et

et en paſſant devant la boutique d'un patiſſier, ils furent tentés à l'aſpect de toutes les friandiſes, qui y étoient étalées, d'entrer et d'en goûter. De ſorte qu'ils ſatisfirent tellement leurs envies, qu'ils ne quittèrent la boutique qu'après avoir dépenſé tout leur argent. Ils vont enſuite au rivage et s'aſſeyent ſur un banc de ſable que la mer en ſe retirant avoit laiſſé à ſec. Etant aſſis ils apperçoivent des bateaux qui venoient vers eux. L'un étoit plus près que l'autre; mais tous deux leur paroiſſoient ſi beaux dans l'eau, que les enfans exprimèrent un deſir ardent d'entrer dans un. Celui qui étoit le plus près, arriva bientôt ſur le rivage: quelque matelots s'élancent dehors ſans craindre les vagues et attirent le bateau ſur le ſable. Clement et ſa ſœur entrèrent dedans, et y virent une

grande

grande quantité de manquereau, dont les couleurs agréablement variées leur offroient le ſpectacle le plus brillant qu'ils euſſent jamais vu. Ils regardèrent avec autant d'admiration que d'étonnement, juſqu'à ce que l'autre bateau eût pris terre. Différentes perſonnes attendoient ſon arrivée, parmi leſquelles étoit une pauvre femme, dont les cris lamentables annonçoient un grand malheur; quatre enfans étoient à ſes côtés pleurant auſſi, et à meſure que le bateau approchoit du rivage, leur douleur augmentoit. Clement & Céleſtine laiſsèrent, comme ſans le vouloir, les objets qui excitoient leur attention et s'avancèrent vers eux. Ils avoient tous deux un bon cœur et de la ſenſibilité, et compatirent vraiment à la peine de cette femme, quoiqu'ils en ignoraſſent la cauſe.

Mais bientôt ils la connurent, en voyant deux hommes tirer du bateau le cadavre d'une perſonne, qui avoit été tuée par accident. C'étoit le mari de cette malheureuſe femme, qui voyant le corps déchiré de celui, qu'elle avoit ſi juſtement aimé, s'abandonna à tous les tranſports de la douleur la plus violente ; pendant que ſes enfans, qui l'entouroient, joignoient leurs pleurs à ſes ſanglots. Elle étoit pauvre, et ſe trouvoit maintenant ſans amis, ayant perdu dans ſon mari le ſeul appuis qu'elle eût ſur la terre. Céleſtine et ſon frère étoient attentifs à ce ſpectacle ; les larmes leur vinrent aux yeux, ils tatèrent leurs bourſes : mais hélas ! elles étoient vuides. Quiconque à éprouvé le deſir de ſoulager les malheureux, ſans en avoir la faculté, conçoit aiſément quels furent alors leurs

leurs ſentimens. Ce qui ajoutoit encore à leur peine, c'étoit de penſer que leur folie ſeule les avoit mis hors d'état de ſécourir ces infortunés ; ils auroient fait gaiement les plus grands ſacrifices, pour que l'argent qu'ils avoient répandu avec tant de profuſion le matin, fut encore en leur poſſeſſion. Mais la choſe n'étoit pas en leur pouvoir, et ils eurent la mortification de voir ces pauvres gens s'en aller, ſans avoir aucun ſoulagement à leur offrir. La douleur les réduiſit au ſilence pendant leur retour, les larmes du répentir couloient le long de leurs joües. Comme ils paſſoient pour aller à leur appartement, ils furent recontrés par leur maman, qui leur demanda la cauſe de leur chagrin avec les expreſſions de la tendreſſe la plus touchante. Ils ne répondirent pas,

mais leurs larmes coulèrent avec plus d'abondance. Elle leur dit de la ſuivre dans le cabinet de toilette, où elle leur réitéra la même queſtion, et ils l'informèrent de ce qui s'étoit paſſé. " Vous " ſcavez, mes enfans, leur dit elle, la " répugnance que j'ai toujours à vous " punir, et que même, quand je ſuis " obligée de la faire, le châtiment a " toujours ceſſé auſſitôt que je vous ai " vus reconnoître vos fautes. Dans la " circonſtance actuelle donc la peine " que vous reſſentez vous montre aſſez " celle dont vous êtes coupables, et ſuf " fit pour vous convaincre de quel plaiſi " vous vous êtes privés, en oubliant d " reſerver une partie de votre argen " pour les pauvres et les infortunés. Un " cœur tendre et ſenſible ne peut, ſan " reſſentir les plus cruels remords, né

" glige

" gliger ceux qui réclament ſa bienfai-
" faiſance. Les hommes vraiment ver-
" tueux conſidéreront toujours qu'ils ne
" ſont pas au monde pour eux-mêmes
" ſeulement, mais que l'indigent à ſur
" eux les droits les plus forts. Le ciel
" a donné à quelques uns l'opulence en
" partage, tandis que d'autres ſouffrent
" les rigueurs de la pauvreté. Vous êtes
" dans la claſſe des premiers, mais n'a-
" buſez pas des dons qui vous ſont
" faits. Ne ſouffrez jamais que l'inté-
" rets perſonnel et l'avarice vous ren-
" dent inſenſibles aux devoirs de votre
" condition. La douleur où vous êtes
" vous engagera, je penſe, à éviter de
" pareilles erreurs à l'avenir : car n'en
" doutez pas, ce ſeroit me déchirer le
" cœur, qu'à de vous montrer ſourds à
" la voix de la bienfaiſance."

Elle ſe tut, et Clement et Céleſtine ſe jettant à ſon cou, lui promirent tout ce que ſa tendreſſe exigea d'eux, ils ne ſe bornèrent pas à des deſirs momentanés de changer de conduite. Ils avoient éprouvé la peine et le trouble d'une conſcience, qui reproche le crime, et bientôt ils firent oublier la mauvaiſe opinion que leur faute avoit fait concevoir de leur générosité. Car leur maman ne leur eût pas plutôt donné de l'argent pour leurs menus plaiſirs de la ſemaine ſuivante, qu'ils s'empreſsèrent de le porter à la pauvre femme; et cette bonne action leur fit goûter un plaiſir plus délicieux que toutes les tartelettes et tous les gâteaux du monde n'euſſent pu leur procurer. Dans la ſuite auſſi ils réſervèrent un partie de leur argent pour en faire la charité, et les heures, qu'ils pa-

sère

sèrent le plus agréablement furent celles qu'ils employèrent à assister les malades et les gens destitués de secours, et à adoucir les rigueurs de la pauvreté et de l'infortune.

Le Mensonge.

LE jeune Mendaculus avoit des talens et d'heureuses dispositions: mais, en fréquentant de mauvaises compagnies, il avoit contracté jusqu'à un extrême dégré l'habitude odieuse du mensonge. Ses amis n'ajoutoient presque jamais foi à sa parole; souvent il suffisoit qu'il se défendît d'avoir commis quelque faute, pour qu'il en fut soupçonné; et il n'étoit pas rare qu'il fut

fût puni pour quelques offenſes, dont il n'étoit convaincu que par les protéſtations qu'il faiſoit de ſon innocence. Chaque jour l'expérience lui faiſoit connoître les diſgraces que lui cauſoient ſes menſonges habituels. Il avoit un jardin orné des plus belles fleurs dont la culture étoit ſon plus doux amuſement. Un jour les beſtiaux du paturage voiſin rompirent les paliſſades, qui les y tenfermoient et entrèrent dans le jardin. Mendaculus les y trouva foulant aux pieds une planche d'oreilles d'ours qu'ils devaſtèrent. Ne pouvant les en chaſſer, ſans mettre en danger les productions plus précieuſes encore de la planche voiſine, il court demander l'aide du jardinier. Vous voulez m'attrapper, dit l'homme, qui refuſa d'y aller parcequ'il ne crût point le rapport de Mendaculus.

Un

Un jour que ſon père eût le malheur de tomber de cheval et de ſe rompre la cuiſſe, Mendaculus étoit préſent à l'accident qui le jetta dans la plus grande douleur ; mais il n'étoit pas aſſez fort pour donner à ſon père le ſecours néceſſaire. Il fut donc obligé de le laiſſer dans ce triſte état étendu ſur la place, alors toute couverte de neige, pour aller en toute diligence à Mancheſter implorer le ſecours de la première perſonne bienfaiſante qu'il rencontreroit. Son caractère de menteur étoit généralement connu. Peu de ceux auquels il s'adreſſa firent attention à ſon hiſtoire, et pas un ne la crut. Après avoir perdu beaucoup de tems à des prières inutiles, il revint, le cœur pénétré de douleur et les yeux baignés de larmes, à l'endroit où l'accident étoit arrivé. Mais ſon père n'y étoit

étoit plus. Il étoit heureuſement paſſé une voiture, dans laquelle on l'avoit mis, pour le porter à ſa maiſon, où ſon fils le rejoignit bientôt.

Un jeune homme fort, dont Mendaculus avoit dit quelques fauſſetés, le guettoit ſouvent, comme il alloit à l'école, et le battoit d'importance. Mendaculus ſentant ce qu'il méritoit, ſupporta quelque tems la correction en ſilence : mais elle devint ſi fréquente, qu'à la fin elle lui fit oublier ſes réſolutions, et il ſe plaignit à ſon père de la manière dont il étoit traité. Le père, quoique doutant de la vérité du fait alla trouver les parens du jeune homme qui le maltraitoit ainſi. Il n'en put obtenir aucune ſatisfaction, & n'en reçut que cette réponſe affligeante : " Votre fils " eſt un menteur inſigne, et nous ne " faiſons

" faiſons nulle attention à ce qu'il aſ-
" ſure." Mendaculus fut donc obligé de ſe ſoumettre à la correction accoûtumée, juſqu'à ce que ſon antagoniſte fût entièrement ſatisfait pour l'injure qu'il avoit reçue.

Tels étoient les maux que le jeune homme infortuné s'attiroit preſque chaque jour par l'habitude du menſonge. Il ſentit ſes torts et commença à y penſer ſérieuſement et avec regret. Aux maux qu'il avoit ſoufferts ſuccéda la réſolution de ſe corriger. Il veilla ſur ſes paroles, il ſe mit à parler peu et toujours avec réſerve et précaution : et bientôt par une douce expérience il connut que la vérité eſt plus aiſée et plus naturelle que le menſonge. L'amour, qu'il conçut pour elle, devint par dégrés dominant dans ſon cœur ; et à la fin il regarda

garda comme ſi ſacrée, l'obligation de dire la vérité, qu'il ſe faiſoit un ſcrupule d'y manquer par la plus légère plaiſanterie. Cet heureux changement lui rendit l'eſtime de ſes amis, la confiance de tous ceux qui le connoiſſoient et la paix de la conſcience.

La Vertu Source unique du Bonheur.

JENNY étoit aſſiſe à la porte de la chaumière de ſon père, lorſqu'un équipage paſſa. Il y avoit une porte à quelque diſtance, elle courut l'ouvrir, et une jeune dame, qui étoit dans la voiture, lui jetta un chelin. Jenny le ramaſſa promptement : ſes yeux étincelloient de joye : elle n'avoit jamais poſ-

ſéd

ſédé une telle ſomme : et dans ce moment elle ſe perſuada qu'elle étoit en état de ſatisfaire tous ſes deſirs. Elle s'arrêta quelques minutes à contempler ſon tréſor. Sa première idée fut de ſonger à la manière la plus avantageuſe de l'employer, et voici comme elle diſcutoit la choſe.

" Suppoſons que je garde cet argent, " je pourrai le voir auſſi ſouvent qu'il " me plaira, et il ſera toujours le mien. " Mais quel bien m'en reviendroit-il ? " Seulement je reſſemblerois au grand " Monſieur, qui, dit-on, garde ſon ar- " gent dans ſon coffre fort, et qui, quoi- " que ſi riche, ne dépenſeroit jamais un " ſardin, s'il pouvoit. Non, non, je " veux être plus ſage que lui. La foire " vient : ainſi j'acheterai une robe neuve, " verte, et un ruban de tête bleu. Bleu,

" dis-je? Je crois qu'un rouge pâle iroit
" mieux avec le verd : Mais conſidérons
" plus murement la choſe. Le rouge
" pâle eſt ſujet à ſe paſſer. Si je pou-
" vois avoir des ſouliers neufs, mon a-
" juſtement ſeroit plus complet. Il faut
" cependant que je ménage quelque
" choſe pour avoir du pain d'épices.
" Oh ! oh ! je tirerai parti de mon ar-
" gent. Dolly Perkins ne me recon-
" noîtra pas, quand j'aurai mes nou-
" velles hardes. L'une dira : Vraiment,
" ce n'eſt pa là Jenny Mapple. Regar-
" dez ſa robe neuve, dira l'autre. Et
" puis Peggy Sawyer fera attention à
" mon ruban ; car je lui ai entendu dire
" qu'elle aime un ruban rouge plus que
" choſe au monde. Ah ! quoi de plus
" heureux que d'avoir été à cette porte?
" Je

" Je n'en doute pas, ma fortune eſt " faite."

Elle venoit de finir cette éloquente harangue, lorſqu'elle arriva au logis. Sa mère lui dit de penſer à ſon ouvrage, et de ne pas perdre ſon tems à courir ; mais au lieu de répondre, Jenny ne faiſoit que montrer ſon argent. Pendant tout le jour elle ne put que penſer à ſon chelin ; et elle eut tant de peur de le perdre la nuit par quelque accident, qu'elle s'éveilla deux ou trois fois pour s'aſſurer s'il étoit toujours ſous ſon oreiller, où elle l'avoit mis. Le lendemain matin, au lieu de faire attention à ce qu'elle faiſoit comme à l'ordinaire, elle s'occupa des beaux atours que ſa richeſſe alloit lui procurer. Tout alla mal, Jenny fut paréſſeuſe et ſa mère ſe mit en colère. Elle prit ſon ouvrage et

s'affit pour filer ; mais elle interrompit ſi ſouvent pour contempler ſon tréſor, que le ſoir venu elle n'eût pas fait ſa tache ; ce qui lui valut une bonne réprimande et d'être envoyée coucher ſans ſouper.

Le matin ſuivant elle avoit des œufs à porter à une boutique dans une petite ville à deux lieues de diſtance. Elle penſoit en allant ſi ſon ruban devoit être bleu ou rouge, et ne regardant pas à ſes pieds, elle donna contre une pierre et tomba. Quel terrible accident ! tous les œufs étoient caſſés. Elle n'oſoit retourner chez elle ; mais elle n'avoit plus de raiſon de continuer ſon voyage. Elle prit ſon panier vuide, s'affit au pied d'une haye et ſe mit à pleurer amèrement. Ah ! dit-elle, je m'imaginois qu'il ſuffiſoit d'être riche, pour être heureux ma

mais je vois maintenant que je me trompois groſſièrement. Car depuis le moment que j'ai eu cet argent, il ne m'eſt arrivé que des malheurs. Si je n'y avois pas tant penſé, je n'aurois pas fait ce faux pas, et maintenant je ſerois heureuſe ; hier au ſoir je ne me ſerois pas paſſé de ſouper, et ma mère ne m'auroit pas grondée. Que m'importe d'avoir cette robe ou d'en avoir une neuve, maintenant que je pleure et que je crains de retourner à la maiſon.

Il n'y avoit pas long tems qu'elle étoit aſſiſe, quand un mendiant boiteux paſſa. Le peu d'habits qu'il avoit pendoient en lambeaux, & il lui dit que depuis le jour précédent, il n'avoit pris aucune nourriture. Jenny avoit un bon naturel, et elle avoit toujours pitié des pauvres, qu'elle ne pouvoit ſoulager ;

mais màintenant elle pouvoit faire davantage. Si je donnois mon chelin à ce pauvre ? ſe diſoit-elle à elle-même. Il en a plus beſoin que moi, parceque j'ai fait un bon déjeûner ce matin. Mais alors je ne pourrai achêter de nouveaux habits. Ici elle s'arrêta quelques minutes, indéciſe ſur ce qu'elle devoit faire. A la fin elle ſe détermina généreuſement à donner ſon argent. " J'ai " entendu mon père liſant la Bible, dit " elle, faire mention de bonnes gens, " qui ne s'embaraſſoient pas comment " ils étoient habillés, ni de ce qu'ils " ſouffroient, s'ils rendoient les autres " heureux ; et qui très ſouvent même " ſe privoient de nourriture, pour en " donner à ceux qui avoient faim." Elle prend auſſitôt ſon chelin, le préſente au pauvre en lui diſant : " Tenez, mon " ami,

" ami, prenez ceci, puiſſe-t-il vous faire " grand bien." Le mendiant lui rendit mille graces, et continua doucement ſon chemin, en l'accablant de bénédictions. " Peut-être, dit elle, que cet homme " va faire un bon dîner; que je ſuis aiſe " de lui avoir donné mon argent."

Le ſouvenir de la bonne action qu'elle avoit faite lui fit perdre de vue pendant quelques momens le malheur, qu'elle venoit d'eſſayer. Bientôt elle regarde ſon panier, et la crainte du mécontentement de ſa mère remplit ſes yeux de larmes. A la fin elle ſe leva pour s'en aller, déterminée à être plus ſoigneuſe à l'avenir, ſi elle pouvoit obtenir ſon pardon pour cette fois. Elle alloit d'un pas lent & morne, et fut bientôt atteinte par M. Seamore, curé du village, qui la voyant pleurer, lui en demanda la raiſon. Cette queſtion

queſtion renouvella ſa douleur, et ce ne fut qu'après quelques minutes que ſes ſanglots lui permirent d'expliquer la cauſe de ſes larmes. Elle le fit à la fin cependant ſans rien cacher, excepté la manière dont elle avoit diſpoſé de ſon chelin. Quand elle eût fini : " Telles " ſont en général, dit M. Seamore, les " ſuites de la vanité ; et je crois bien, " Jenny, que vous n'oubliez pas aiſé- " ment la leçon que vous venez de re- " cevoir. Soyez ſure que, toutes les " fois que vous laiſſerez dominer dans " votre cœur un ſentiment d'orgueil, " vous négligerez les devoirs de votre " condition, et conſéquemment vous " ſerez malheureuſe. La pauvreté n'eſt " pas un malheur pour les gens induſ- " trieux et qui ſçavent ſe borner ; elle " n'en eſt un que pour ceux qui s'aban-

" donnen

" donnent à la fainéantiſe et aux excès.
" L'écriture que vous me liſez tous les
" dimanches vous apprend que le grand
" Sauveur du Monde étoit vêtu de la
" manière la plus ſimple. Il n'alloit pas
" prêcher ſa doctrine dans de ſomp-
" tueux equipages; mais il marchoit
" à pied ou entroit dans les barques de
" quelques pauvres pêcheurs. Sa nour-
" riture étoit frugale, ſes manières étoi-
" ent ſimples & douces; et très ſouvent ce
" modèle de toutes les vertus n'avoit pas
" où repoſer la tête. Ses diſciples étoient
" pauvres auſſi, quoique vertueux: et
" au lieu de rougir de leur pauvreté,
" pluſieurs d'entre eux refuſérent les
" moyens de devenir riches. Ils ſça-
" voient que Dieu regardoit leurs ac-
" actions et leurs cœurs, ſans ſe ſoucier
" s'ils étoient bien ou mal vêtus. Vous
" voyez

" voyez donc que la pauvreté en elle
" même n'eſt pas un ſujet de honte. Je
" me perſuade que, ſi vous rempliſſez
" vos devoirs, vous pouvez être autant
" et même plus heureuſe que beau-
" coup de riches. Mais comment enfin
" vous décidez-vous à employer votre
" argent ?"

" Je l'ai donné, Monſieur, répondit
" Jenny, à une pauvre mendiant, qui
" m'a paru dans une grande misère."
A ces mots préciſément ils arrivèrent au
lieu, où étoit l'homme, qui avoit été
l'objet de ſa bonté. Il étoit aſſis au bord
du chemin, mangeant un morceau de
pain et de fromage. Il ſe leva à la vue
de M. Seamore, & le ſalua en diſant
" Ah! Monſier, c'eſt à ce petit ange
" que je dois la nourriture que je prends
" Juſqu'à ce moment je n'avois rien

" mang

" mangé depuis hier, & j'étois preſque " mort de faim, quand elle m'a donné " un chelin." M. Seamore donna encore quelque choſe au mendiant, puis s'achemina de nouveau avec ſa petite compagne. Après l'avoir regardée attentivement quelques inſtans, il lui dit: " Non, Jenny, votre noble conduite ne " ſera pas ſans récompenſe: j'étois re- " ſolu à ne pas appaiſer la colère de " votre mère, en réparant la perte de vos " œufs, parceque je croyois que votre " orgueil et votre vanité méritoient pu- " nition. Je rétracte maintenant ma " réſolution. Votre compaſſion à l'égard " de cet homme annonce un cœur digne " de quelque rang que ce ſoit, un cœur " que je crois ſenſible à ſes erreurs. Ne " penſez plus à vos œufs, je pourvoira " à ce que votre mère ne ſouffre pas de " leur

" leur perte." A ces mots il entre chez Jenny avec elle, et après avoir raconté à ſa mère toutes les circonſtances de ſa conduite, et avoir donné les plus grands éloges à ſa généroſité, il paya à Madame Mapple ce qu'elle comptoit recevoir pour ſes œufs. Ce ne fut pas tout, il prit Jenny chez lui, la mit ſous les ſoins de la gouvernante de ſa maiſon, femme d'un vrai mérite, qui lui apprît à lire, à écrire et à travailler, la forma auſſi aux affaires domeſtiques et l'inſtruiſit dans tous les détails du ménage. Jenny jouiſſoit de tout le bonheur, que la vertu pouvoit lui procurer. Pendant qu'elle croiſſoit en age, ſon reſpect envers ſes parens, ſa reconnoiſſance envers ſon Créateur pour les bienfaits, dont il l'avoit comblée et ſa gratitude avec M. Seamore augmentèrent avec ſes années.

Elle

Elle devint à ſa recommendation femme de chambre d'une dame de qualité du voiſinage. Là ſa bonne conduite lui concilia l'eſtime univerſelle ; et elle apprît par ſa propre expérience que ce n'eſt pas l'expérience ; mais le cœur qui rend vraiment reſpectable.

Effets de l'Emportement ;
ou,
Hiſtoire de Jeanne Fretful.

JEANNE Fretful étoit fille unique. Sa mère dont la tendreſſe pour elle alloit juſqu'à la plus grande foibleſſe, ne vouloit pas qu'elle fut contredite en quoi que ce ſoit. L'enfant avoit quelque ſenſibilité : mais elle étoit ſi accoû-

tumée à voir tout céder à ſon caprice, qu'elle ſe perſuada que le monde étoit fait pour elle. Si une de ſes camarades avoit quelques joujoux qui excitaſſent ſa fantaiſie, elle pleuroit pour les avoir. En vain, pour l'appaiſer, on lui en offroit d'autres, il falloit qu'elle eût les mêmes, où elle s'abandonnoit au plus violent emportement. Tomboit elle, quand elle étoit petite ? Sa bonne lui faiſoit battre la place. Devenue plus grande elle pratiquoit conſtamment la même choſe, et quand elle étoit en colère, elle pouſſoit à coup de pied les chaiſes, les tables et tous les meubles, qui ſe trouvoient à ſa rencontre. On l'a vue jetter ſon bonnet dans le feu, parceque quelque enfant de ſa connoiſſance en avoit un plus beau.

Les

Les paſſions auxquelles elle etoit ſans ceſſe livrée affoiblirent ſon tempérament : elle refuſoit en outre de prendre la nourriture commune et ſaine dont doivent uſer les enfans ſujets à la petite vérole et aux vers, et qui eſt néceſſaire, quand ils grandiſſent ſi promptement, pour les rendre forts et bienfaits. Au lieu d'être la conſolation de ſa mère tendre et aveugle, elle en étoit le plus grand tourment. Elle déplaiſoit aux domeſtiques, et comme elle n'aimoit qu'elle même, elle n'inſpiroit jamais d'amitié à perſonne. La pitié même que les perſonnes ſenſibles avoient pour elle approchoit du mépris.

Un jour une dame, qui vint faire viſite à ſa mère, emmena avec elle un joli petit chien. Jeanne en fut épriſe ; et la dame, quoiqu'avec beaucoup de

peine, s'en défit en ſa faveur, pour obliger ſon amie. Elle le choya bien pendant quelque tems, et ſentit réellement une ſorte d'affection pour lui : mais il lui arriva une fois de prendre un gâteau, qu'elle alloit manger, et quoiqu'elle en eût vingt autres à ſa diſpoſition, elle tomba dans un tel emportement, qu'elle jetta un éſcabeau ſur cette pauvre petite chienne, qui étoit pleine. Elle fut renverſée du coup, qui fut ſi violent, que tous ſes petits furent tués et qu'elle mourut, après avoir langui pendant deux jours dans des ſouffrances cruelles.

Jeanne Fretful furieuſe alors contre elle-même, la tint ſur elle pendant tout ce tems, et chaque regard, que le pauvre animal lui jettoit, la perçoit juſqu'au cœur. Après ſa mort, ſa peine

fut

fut extrême ; mais elle n'eſſaya pas de reformer ſon humeur : toutes les ſatisfactions de la vie lui étoient données ; et ſans aucun malheur réel, elle étoit toujours malheureuſe.

Si elle avoit formé une partie de plaiſir et que le tems ne ſe trouvât pas favorable, tout le jour ſe paſſoit dans des murmures inutiles et à décharger ſa mauvaiſe humeur contre ceux qui dépendoient d'elle. Sans qu'il arrivât même un contre téms de cette eſpèce, elle ne pouvoit jouir du plaiſir qu'elle s'étoit promis. Il y avoit toujours quelque choſe qui la contrarioit : les chevaux alloient trop vite ou trop lentement ; le dîner n'étoit pas bon, ou quelqu'un de la compagnie lui déplaiſoit.

Elle étoit jolie dans ſon enfance; mais la colère défigura de bonne heure ſes traits réguliers, et rendit ſes yeux durs et farouches. Si pendant un moment elle avoit un air ſatisfait, elle étoit toujours prête à prendre feu comme un amas de matières combuſtible, que la moindre étincelle peut enflammer. Les perſonnes tranquilles craignoient naturellement de converſer avec elle. Si quelquefois elle faiſoit quelque bien ou quelque acte d'humanité, par ſon emportement ridicule ſon bienfait devenoit un fardeau inſupportable, s'il ne le détruiſoit pas entièrement.

A la fin elle déchira le cœur de ſa mère et hâta ſa mort par ſon manque de piété filiale et par la multitude de ſes fautes, qui venoient toutes de ſon emportement

portement violent, qu'elle ne chercha jamais à réprimer.

La mort de ſa mère, à laquelle elle fut très ſenſible, la laiſſa ſans amis. Elle diſoit quelque fois : " Ah ! ma pauvre " mère, ſi vous étiez encore en vie, je " ne vous donnerois plus de chagrin. Je " ferois tout au monde pour vous faire " connoître que je ſuis fachée de ce que " j'ai fait. Vous avez rendu le dernier " ſoupir en me croyant ingrate, et en " regrettant que je ne fuſſe pas morte " au berceau."

Ces réflexions et ſon humeur chagrine ruinèrent ſa ſanté déjà affoiblie. Elle n'avoit pas, en faiſant le bien, préparé ſon ame pour une autre vie, ni fait ſes délices de ces eſpérances, qui otent à la mort toutes ſes horreurs, ou rendent agréable ce dernier ſommeil. Ses

approches

approches furent terribles. Elle étoit près de ſa fin, qu'elle grondoit encore le médecin, de ce qu'il ne la guériſſoit pas : et privée de la vie elle faiſoit lire ſur ſon viſage les ſignes d'un emportement convulſif. Elle laiſſa un ample fortune à des héritiers, qui ne la regrettèrent pas. Ils la ſuivirent au tombeau, ſur lequel ils ne versèrent pas une larme. Elle fut bientôt oubliée, et l'on ne ſe ſouvient d'elle, que pour avertir la jeuneſſe d'éviter ſes erreurs.

La Foibleſſe de l'Eſprit Humain,
ET
La Sageſſe de la Divine Providence.

UN aſtronome Egyptien, après avoir donné pendant quarante ans une attention infatigable à la marche et aux mouvemens des corps céleſtes, s'imagina qu'il avoit le pouvoir de régler le tems et de changer les ſaiſons. Il croyoit que le ſoleil obéiſſoit à ſes ordres et paſſoit par ſon commandemcnt d'un tropique à l'autre. A ſa voix les nuages crevoient ſur les montagnes du midi et les inondations du Nil étoient dirigées par ſa volonté. Il modéroit les chaleurs brûlantes de la canicule, appaiſoit les tempêtes de l'equinoxe, diſpenſoit la pluie

pluie et les bienfaits du ſoleil aux différentes nations de la terre.

Un tel pouvoir, quoiqu'il n'exiſtât que dans l'imagination, étoit trop étendu pour la foibleſſe de l'homme, et l'aſtronome ſuccomba ſous le poids d'un emploi, qu'il tachoit d'éxercer avec une juſtice exacte, et une bienfaiſance univerſelle. Les vœux différens des regions et des climats divers, et les beſoins oppoſés des fruits innombrables que la terre produit dans la même contrée troubloient ſon eſprit par des ſoins, des embarras et des inquiétudes continuelles. S'il permettoit que les nuages répandiſſent leurs tréſors ſur les deſerts de l'Arabie, des torrens impétueux dévaſtoient les plaines fertiles de Baſſora. Quand il vouloit qu'une tempête s'élevât, pour diſſiper les vapeurs peſtilentielles,

tielles, qui portoient avec elles la mort et la déſolation, une flotte chargée des plus riches marchandiſes faiſoit naufrage dans le golphe d'Ormus : et pendant que les rayons ardens du ſoleil ſervoient à murir les doux raiſins de Smyrne, ils détruiſoient les moiſſons et brûloient l'herbe des prairies.

Le philoſophe crut pouvoir remédier à ces maux en tournant l'axe de la terre et en changeant le cercle, que parcourt le ſoleil. Mais il reconnut qu'il étoit impoſſible de faire un changement qui put être avantageux à l'univers, et craignit les maux qu'il pouvoit cauſer aux contrées èloignées et inconnues, que le ſoleil éclaire. Accablé d'inquiétudes, il pria avec inſtance le grand modérateur de l'univers de lui oter la prérogative pénible, dont il l'avoit honoré. Père de

la

la lumière, s'écriant-il, ta main toute puiſſante et ton œil, qui voit tout, ſont ſeuls capables de préſider à l'empire ſublime de ce globe. Les vaſtes opérations de la nature ſurpaſſent les bornes de mon intelligence, et je reconnois maintenant avec reſpect et avec humilité qué, pour diſpenſer le bien et le mal avec toutes ces différentes combinaiſons, qui conſtituent l'harmonie, d'où dépend le bonheur général, il ne faut rien moins que la ſageſſe infinie, une juſtice ſans borne et un pouvoir immenſe.

La divinité écouta avec bonté une prière, qui venoit d'un cœur ſincère et pieux. Elle vit avec pitié, dans la folie de l'aſtronome, la foibleſſe de la nature humaine, et en augmentant la lumière qui lui découvroit dans ce moment ſon erreur, elle le guérit de ſon extravagance.

Edouard Seymour ; ou, le Modèle des Enfans.

HISTOIRE VÉRITABLE.

MONS. et Madame Seymour habitoient la Jamaïque. Ils avoient pluſieurs enfans, dont l'aîné s'appelloit Edouard. Comme il y avoit peu de bonnes écoles dans cette îſle, il reçut de ſa mère ſa première éducation, et profita beaucoup par ſa docilité et ſon attention. Il liſoit mieux que la plupart des enfans de ſon âge, et s'exprimoit de manière à montrer qu'il entendoit ce qu'on lui donnoit à lire. Ce qui paroîtra étonnant aux enfans qui verront ſon hiſtoire, c'éſt que, quoiqu'il aimât la

lecture et qu'il excellât dans tout ce qu'il avoit à apprendre, il aimoit encore plus le jeu. Il brilloit dans toutes les différentes ſortes de jeux, auxquels il s'exerçoit. Il frappoit une bille avec une adreſſe particulière, et lançoit une balle avec une raquette mieux qu'aucun de ſes compagnons. Il montroit en compagnie ſa politeſſe et ſon attention, et mettoit dans les plus petites choſes qu'il faiſoit une grace, qui le diſtinguoit des enfans du vulgaire : Mais, ce qui relevoit toutes ces bonnes qualités, c'étoit la douceur de ſon caractère, qui le faiſoit aimer de tous ceux qui le connoiſſoient. On ne voyoit dans Edouard rien de dur, de cruel, ou de tyrannique ; et quoiqu'il ne manquât ni de cœur, ni de courage, il auroit plutôt pardonné une offenſe, que de s'en venger par la

pratique

pratique brutale de ſe battre à coups de poing ou autrement, que ſuivent un trop grand nombre d'enfans. Pourqu'on ne me ſoupçonne pas d'avoir flatté le portrait de mon jeune héros, il faut que je peigne la conduite qu'il tint dans les différentes tentations auxquels il fut expoſé, lorſqu'il fut privé des conſeils & des avertiſſemens de ſon père & de ſa mère. Quand il eût atteint à-peu-près l'âge de ſept ans, ſon père deſira de le former dans les ſciences, et pour cet effet il ſe détermina à l'envoyer en Angleterre, et de le mettre dans une des meilleures écoles de ce pays. L'idée d'être ſéparé de ſon cher papa, & de ſa chère maman, de ſes frères & de ſes ſœurs, qu'il aimoit tendrement étoit pour Edouard un grand ſujet de peine ; mais il ſe ſou-

mit ſans murmures à la volonté de ſon père.

Le matin du jour marqué pour ſon départ arrive, le navire étoit prêt à mettre à la voile, & après bien des pleurs et des embraſſemens il prit congé de ſa mère : ſon père l'accompagna juſques dans le navire, l'exhorta à avoir courage, & lui donna des avis ſur la manière de ſe conduire pendant ſon abſence. Les voiles étoient levées, le vent étoit favorable, & le navire commençoit à marcher. M. Seymour fut obligé de s'en retourner. Edouard ſuivit la barque des yeux. auſſi long-temps qu'il put la voir, & lorſqu'il l'eût perdue de vue, il reſolut de s'armer de tout le courage dont il étoit capable, de ſécher ſes larmes, conſidérant cette réſolution comme le premier acte de l'obéiſſance qu'

qu'il devoit aux ordres de ſon père ; & perſuadé que le ſeul moyen qui lui reſtoit de montrer ſon affection à ſes parens, étoit d'obſerver exactement leurs commandemens & les règles qu'ils lui avoient preſcrites, il ſe détermina à y faire plus d'attention que jamais. Cet enfant fut enfermé neuf ſemaines dans le navire, avant d'arriver en Angleterre. Beaucoup d'autres de ſon âge auroient été embaraſſés à quoi s'amuſer ; mais le penchant au déſœuvrement n'étoit pas le caractère d'Edouard, il trouvoit chaque jour à s'occuper dans une poſition auſſi circonſcrite. Son père avoit eu ſoin de lui donner différens livres amuſans et convenables à ſon âge, il l'avoit auſſi pourvu de différentes cartes, afin qu'il n'oubliât pas la ſituation des villes, dont il ſçavoit déjà les noms. Chaque

jour donc il conſacroit deux heures à ſes leçons, qu'il répétoit au domeſtique, qui l'accompagnoit, & qui pouvoit l'inſtruire dans ces petites connoiſſances: d'autres fois il s'amuſoit à ſe promener ſur le pont & à faire des queſtions aux matelots pour apprendre à connoître les différentes parties du vaiſſeau, & pouvoir diſtinguer par ſon propre nom chaque corde de l'equipage. Ainſi ſe paſſa ſon tems, juſqu'à ce qu'il arrivât chez Madame Courtly, l'amie de ſes parens aux ſoins de laquelle il étoit confié. La conſidération qu'elle avoit pour M. & Madame Seymour lui en procura l'accueil le plus obligeant; mais quand il eut été un peu de tems avec elle, ſes manières engageantes le lui rendirent ſi cher, qu'elle ſe faiſoit un plaiſir de le contenter & de lui plaire à cauſe de lui-même.

Un matin à déjeûner elle avoit du pain chaud ſur ſa table, elle en offre à Edouard, qui le refuſe, en jettant en même tems deſſus un œil d'envie. Mad. Courtley remarqua tout, et voulant en ſçavoir la cauſe lui demanda s'il aimoit le pain chaud. Oui, repliqua-t-il, je l'aime beaucoup. Pourquoi donc, mon enfant, refuſez-vous d'en prendre. C'eſt, Madame, dit cet excellent enfant, parceque je ſçais que mon papa n'eſt pas bien aiſe que j'en mange. Madame Courtly pour l'éprouver, lui conſeilla d'en accepter un morceau, en lui diſant que ſon père étoit ſi éloigné qu'il ne pouvoit le ſçavoir, & que ce ne ſeroit pas un grand mal s'il ſe procuroit une fois cette ſatisfaction. Non, repliqua Edouard, je ne dois pas déſobéir à un père & à une mère que j'aime ſi fort,

Faut-

Faut-il oublier ce que je leur dois, parce qu'ils ſont à une ſi grande diſtance de moi ? Je ne toucherois pas au gâteau, quand je ſerois sûr de n'être vu de perſonne. Je ſçaurois que je l'aurois fait, & cela me ſuffiroit. Belle réponſe, s'écria Madame Courtly ! je voulois ſçavoir ſi vous pourriez reſiſter à la tentation, & je vois que vous êtes au deſſus d'elle. Agiſſez toujours ainſi, et vous ſerez heureux. Et quand bien même le monde vous refuſeroit les homages, qui vous ſont dus, vous jouiriez du bon témoignage de votre conſcience, qui l'emporte ſur tous les autres avantages.

Les Oies.

FABLE.

DEUX oies s'écartèrent d'une baſſe cour, et s'avancèrent juſque dans les marécages du comté de Lincoln. Elles gagnèrent, en nageant le long d'un canal, un vaſte marais, où elles pouvoient prendre leurs ébats à l'aiſe et trouver abondamment de quoi ſe repaître. Une troupe d'oies ſauvages qui s'y rendoient fréquemment, les reçurent d'abord avec tant de froideur, qu'elles ne les laiſsèrent pas ſe joindre à elles. Peu à peu elles firent connoiſſance & ſe mélèrent enſemble. Un ſoir leurs cris parvinrent aux oreilles d'un renard, qui étoit occupé à jouer quelque

quelque tour à une médiocre diſtance du marais. Le voleur ruſé dirige ſa marche à travers un bois, qui ſe trouvoit auprès, & arrive à quelques pas de ſa proie, avant qu'aucune des oies l'eût apperçu. Mais elles prirent l'allarme au moment, où il alloit ſe jetter ſur elles, & toute la troupe à l'inſtant s'élève dans l'air en jettant des cris aigus & perçans. Les oies ſauvages s'en volent dans de plus hautes régions, & ſont bientôt à perte de vue : mais les autres peu faites à prendre ainſi leur eſſort, & accoutumées à être bien ſoignées & bien gardées, ſans qu'il leur en coutât la moindre peine, tombèrent bientôt & devinrent l'une après l'autre la victime du rénard.

Le défaut d'uſage affoiblit les facultés de chaque animal, comme l'exercice

cice leur donne de la force. Et dans l'homme l'énergie & l'activité de l'esprit dependent autant du travail, que la vigueur et l'agilité du corps.

Excès de Crédulité.

CONTE.

UN payſan Chaldéen conduiſoit un bouc à la ville de Bagdat. Il étoit monté ſur un ane, & ſuivi d'un bouc, au cou duquel pendoit une ſonnette. Je vendrai ces deux animaux trentes pièces d'argent, diſoit-il en lui-même, et je pourrai au moyen de cette ſomme acheter un turban neuf, & un riche vêtement de taffetas, que j'attacherai avec une ceinture de ſoye couleur de pourpre.

pre. Les jeunes filles alors me regarderont d'un air plus gracieux, & je ſerai le plus élégant de la moſquée. Tandis que le payſan ſe repaiſſoit ainſi l'imagination de ſes futures jouiſſances, trois coquins adroits s'occupoient des moyens de lui enlever ſon tréſor actuel. Comme il alloit doucement, un d'eux vint ôter la ſonnette du cou du bouc, & l'ayant attachée, ſans être apperçu, à la queue de l'âne, il ſe retire avec ſon butin. Le payſan ſur ſon âne, entendant toujours la ſonnette, continuoit de bâtir ſes chateaux, ſans avoir le moindre doute de la perte qu'il avoit faite. Quelque tems après cependant tournant ſa tête par hazard il vit avec autant de peine que de ſurpriſe qu'il n'avoit plus l'animal qui faiſoit la partie la plus eſſentielle de ſes richeſſes, et ne manqua pas de s'en infor-

mer

mer avec le plus grand ſoin à tous les voyageurs qu'il rencontroit.

Bientôt le ſecond filou l'aborde en lui diſant: je viens de voir dans ces champs un homme, qui s'échappe en emmenant un bouc avec lui. Le payſan deſcend vite de cheval & prie l'étranger obligeant de tenir ſon âne, afin de ne pas perdre de tems pour atteindre le voleur. Il ſe met auſſitôt à le pourſuivre, & après avoir parcouru vainement les lieux, qui lui avoient été indiqués, il revint fatigué & hors d'haleine, à l'endroit, d'où il étoit parti. Mais il n'y trouva ni ſon âne, ni le fripon, auquel il en avoit confié le ſoin. Il s'en alloit penſif accablé de honte, de peine & de dépit, lorſque ſon attention fut excitée par les plaintes & les lamentations d'un homme aſſis auprès d'un puits. Il détourna

tourna ſon chemin pour aller pleurer avec un frère dans l'affliction, il lui raconta ſes malheurs, & lui demanda la cauſe de la douleur violente, qui paroiſſoit l'accabler. Hélas ! dit le pauvre homme, du ton le plus propre à toucher la pitié, comme j'étois arrêté ici pour boire, j'ai laiſſé tomber dans l'eau une caſſette pleine de diamants, que j'avois commiſſion de porter au Caliphe de Bagdat. L'on me ſoupçonnera d'avoir dérobé un tréſor ſi précieux, & je ne manquerai pas d'être mis à mort. Pourquoi ne deſcendez vous pas dans le puits pour y chercher la caſſette, dit le payſan, étonné de la ſtupidité de ſa nouvelle connoiſſance. Parce qu'il eſt profond, reprit l'homme, & que je ne ſçais ni plonger, ni nager. Mais ſi vous voulez me rendre ce bon office, je vous donne-

rai pour récompenſe trente pièces d'argent. Le payſan accepte avec joye la propoſition, et pendant qu'il otoit ſa robe, ſa veſte & ſes pantoufles, il adreſſoit ſes remercimens au grand Prophète pour le ſecours qu'il lui envoyoit. Mais auſſitôt qu'il eut ſauté dans l'eau pour chercher la caſſette ſuppoſée, l'homme, qui étoit un des trois filoux, qui avoient concerté le projet de le voler, s'empare de ſes habits & va les mettre en ſureté entre les mains de ſes camarades.

Ainſi, faute d'attention, par ſimplicité & par un excès de crédulité, l'infortunée Chaldéen fut volé de tout ce qu'il avoit. Il ſe hata de regagner ſa chaumière, ſans autre choſe pour couvrir ſa nudité, qu'un robe en lambeaux qu'il avoit emprunté en chemin.

La Cruauté punie.

OCTAVIUS avoit un joli petit cheval, ſur lequel il montoit ſouvent. L'animal étoit extrêmement docile, & le portoit l'eſpace de pluſieurs miles. Les plaiſirs que Poppet (c'étoit le nom du cheval) avoit procurés à Octavius, étoient ſans nombre. Dans l'été il pouvoit au moyens de ſon cheval parcourir la moitié de ſon canton, viſiter ſes jeunes amis, & partager tous leurs amuſemens & leurs plaiſirs: On croiroit qu'il étoit impoſſible de traiter durement un animal ſi utile. Mais hélas! Octavius uſoit envers lui & du fouet & de l'éperon de la manière la plus cruelle & ſans la moindre raiſon. Sa douceur étoit appellé

pellée ſtupidité, & ſa patience ſous les coups qu'il enduroit étoit regardée comme obſtination : ſouvent Octavius avec toute la cruauté de la tyrannie maltraitoit ce pauvre animal, uniquement parcequ'il étoit en ſon pouvoir d'en agir ainſi. Un jour il étoit monté deſſus & l'éperonnoit comme à l'ordinaire, juſqu'à ce que le ſang coulât le long de ſes flancs, lorſque la pauvre bête ſoufflant fortement de douleur & excédée ſe met à galoper d'une viteſſe extrême. En vain Octavius retenoit la bride, & piquoit de nouveau ſon flanc déchiré, il ne put l'arrêter, & fut obligé d'employer toute ſa force pour ne pas tomber. Après avoir couru quelque tems avec la plus grande rapidité, le cheval s'arrête ſoudain & tombe par terre. C'étoit au milieu d'un chemin auprès d'une bar-

rière, où ſe trouvoient alors un grand nombre de voyageurs. Des meſſieurs en chaiſe voyant Octavius embaraſſé dans les étriers, ordonnèrent au poſtillon d'arrêter, déſcendirent obligeamment de voiture, & lui aidèrent à ſe relever. Ils tâcherent enſuite de rendre au cheval le même office. Mais quelle fut leur indignation, en voyant le malheureux animal tout en ſang ! ils jettent ſur Octavius un regard de colère & de mépris, & un d'eux, prenant le fouet de poſtillon, lui en donna pluſieurs bons coups. Et toi, petit vaurien, âme dure, dit l'étranger ! traiter ſi cruellement un pauvre animal, qui ne te fait pas de mal ! va, continuant de lui donner la diſcipline, ſens ce que tu as fait ſouffrir à ton cheval. Il monte enſuite dans la chaiſe avec les autres & part, laiſſant Octavius ſanglottant

glottant de douleur. Il prit ſon cheval par la bride & le menoit au logis, lorſqu'il fut recontré par un pauvre laboureur, qui s'écria, après avoir regardé l'animal quelques inſtans: " Jeune drôle! " ſi tu étois mon fils, je te traiterois " comme tu as traité ton cheval." Puis il lui donne un coup du baton, qu'il tenoit à ſa main et continua ſon chemin. Les douleurs, que ſouffroit Octavius étoient à ce moment plus ſenſible qu'auparavant, & il s'aſſit ſur une banque au bord du chemin, juſqu'à ce qu'il fut en état d'aller. Mais ici un autre mortification l'attendoit; des dames et des meſſieurs qui paſſoient s'arrêtèrent pour le regarder, lui et ſon pauvre cheval. Ils firent les plus triſtes réflexions ſur la cruauté avec laquelle ils voyoient que cet animal avoit été traité, et dirent hautement

hautement qu'un jeune homme bien né, que pouſſe ſi loin la barbarie, eſt l'opprobre de ſa condition. Honteux, fatigué et pleurant de douleur, il ſe leva et gagna doucement la maiſon de ſon père, laiſſant Poppet dans le parc, après lui avoir ôté la bride et la ſelle. Il ſe retira enſuite dans ſa chambre où il ſe mit à pleurer de nouveau. En refléchiſſent ſur ce qu'il avoit ſouffert lui-même, il ſentit pour la première fois de ſa vie de la pitié pour ſon cheval. Ses propres douleurs, qui etoient l'effet des coups, qu'il avoit reçus, excitèrent dans ſon cœur le ſentiment de ce que le pauvre animal avoit du ſouffrir, quand l'éperon lui perçoit les flancs. Il ſe rappella que Poppet avoit toujours été pour lui un fidèle ſerviteur, ſans jamais, excepté cette fois, montrer de reſſentiment des

cruantés,

cruautés, qu'il avoit endurées. Ces réflexions lui firent prendre la réſolution de changer de conduite à l'avenir, et de ſe rendre un auſſi bon maître, qu'il avoit été cruel. Son père avoit ce jour-là beaucoup de monde à dîner, et dans la coverſation un de la compagnie demanda à un monſieur, qui étoit auprès de lui, quand il avoit vu M. Percival, ſon intime ami. " J'ai eu le plaiſir de " le voir ce matin, répondit le monſieur. " Il s'eſt arrêté chez moi en allant à la " ville ; mais il lui étoit arrivé en che- " min une avanture, qui lui avoit fait " tant de peine, qu'il ne pouvoit s'em- " pêcher d'y penſer. Mon ami eſt une " une homme plein de ſenſibilité, qui " ne peut ſouffrir qu'on éxerce ſous ſes " yeux aucune cruauté envers quelque " être que ce ſoit. Il a rencontré un

" jeune

" jeune homme, qui avoit tellement
" donné de l'éperon à ſon cheval, que
" des ruiſſeaux de ſang couloient le long
" de ſes flancs, et qu'il étoit étendu par
" terre expirant de douleur. Il a donné
" quelques coups de fouet au jeune
" homme : mais je crains que le cœur;
" qui a pu commettre de tels excès, ne
" ſoit corrompu trop à fonds pour ſe
" corriger aiſément : il eſt affreux de
" voir une telle cruauté dans quelqu'un,
" mais il eſt doublement horrible de la
" trouver dans des enfans, qu'on ne
" croiroit pas encore ſouillés par le
" crime : car que ne devons-nous pas
" craindre dans un âge plus avancé de
" ceux, qui ſont déjà de tels monſtres
" dans leur enfance ?" Pendant qu'il parloit ainſi les joues d'Octavius devinrent extrêmement rouges, ſes mains trembloient,

trembloient, il dépoſa ſa fourchette et ſon couteau ſur la table, et à la fin ne pouvant plus ſe contenir, il fondit en larmes. Auſſitôt tous les yeux furent tournés ſur lui, et quelques uns de la compagnie imaginant que ſes larmes étoient l'effet de ſa ſenſibilité excitée par ce qu'il venoit d'entendre donnoient les plus grands éloges à la bonté de ſon cœur, qui contraſtoit ſi fort avec la cruauté, dont ils croyoient qu'il avoit tant d'horreur. Mais ſentant combien peu il méritoit ces éloges, il y vit la cenſure la plus amère de ſa conduite, et auſſitôt que ſes ſanglots lui permirent de parler, il s'écria : " Oh, accablez moi de repro-" ches, faites moi ſentir les effets de " votre haîne, car j'ai mérité l'un et " l'autre ! C'eſt moi qui ai ſi cruelle-" ment traité le pauvre animal. Mais,

croyez

" croyez moi, ma conduite m'eſt main-
" tenant auſſi odieuſe, qu'elle eſt digne
" de votre éxécration." Il ſortit en-
ſuite de la ſalle, pour ſe livrer ſeul à la douleur, dont un repentir ſincère l'avoit pénétré. Bientôt après il alla au parc, n'oſant de honte ſoutenir les regards de la compagnie. Mais là le pauvre Poppet s'offre auſſitôt à ſes yeux ; et l'animal ne l'eût pas plutôt apperçu, qu'il vint à lui en faiſant des ruades, comme pour lui témoigner la joye qu'il avoit de le voir. " Pauvre malheureux ! dit Oc-
" tavius, eſſuyant les larmes de ſes
" yeux, tu as certainement été cruelle-
" ment traité. Mais tu me verras à
" l'avenir plus digne de ton attache-
" ment." Il alla enſuite trouver une des palfreniers de ſon père, qu'il pria de venir avec lui à l'endroit où étoit

Poppet,

Poppet, en lui disant en quel état étoient ses flancs. L'homme prit du baume, qu'il appliqua sur ses blessures, et en peu de jours elles furent guéries.

Octavius tint constamment sa promesse, et non seulement il traita Poppet avec plus de bonté, mais encore il s'attacha à corriger sous tous les rapports la dureté de son caractère. Il eut dans cette entreprise le secours des conseils et de la vigilance de son père ; et comme il y a peu de choses impossibles à ceux qui ont de la raison et de la résolution, non seulement Octavius se corrigea de ses mauvaises habitudes, mais encore il fut à la fin aussi aimé pour sa bonté, qu'il avoit été hai pour sa cruauté.

La Diſpute.

C'EST aujourd'hui le jour de la naiſſance de ma petite Marie, dit Madame Bloomer ; il faut que je lui donne une marque de mon ſouvenir. Auſſitôt elle acheta deux beaux éventails, l'un pour Marie, ſa filleule, & l'autre pour Anne, ſœur de Marie. Ces emplettes faites, elle va chez leur maman, & après avoir fait ſon compliment à Marie, elle montre les deux éventails, dont l'un étoit à pailletes, & l'autre très joliment peint.

Oh ! le bel éventail à paillettes ! s'écrièrent les deux ſœurs au même inſtant. C'eſt pour moi, ma maraine, dit Marie, n'eſt-ce pas ? Non, Marie, c'eſt pour

pour moi, reprend Anne, ſans donner à Madame Bloomer le tems de répondre, je ſuis l'aînée. Je ſuis fâchée, mes chers enfans, dit la maraine de Marie, que vous ayez fixé votre choix ſur le même éventail, je voudrois en avoir apporté deux pareils. N'eſt-il pas vrai, ma maraine, dit Marie, que vous avez apporté l'éventail à paillettes pour moi? Non, ma chère Marie, je ne vous l'ai pas deſtiné particulièrement. Hé bien, dit Anne triomphant, vous voyez que madame Bloomer l'a acheté à mon intention. Vous vous trompez, ma chère, je ne le deſtinois à aucune des deux. Là, dit Marie, triomphant à ſon tour, je crois que vous êtes convaincue, ma maraine l'a apporté, et cela ſuffit pour qu'il ſoit à moi. Mes enfans, dit Madame Bloomer, ne ſoyez pas ſi ardentes;

j'ai cru les éventails également beaux, et je n'ai nullement imaginé que le choix dût cauſer entre vous la moindre difficulté : mais comme je vois que malheureuſement ces deux éventails font naître une conteſtation, je ne trouve qu'un moyen de l'appaiſer. Elle ſort à ces mots, monte dans ſa voiture qui étoit reſtée à la porte à l'attendre et part très affligée qu'Anne et ſa filleule fuſſent ſi opiniâtres et d'un caractère ſi porté à la diſpute.

Les deux ſœurs étoient trop engagées dans la conteſtation pour avoir remarqué ce que Madame Bloomer avoit dit en quittant l'appartement. Elles s'imaginèrent qu'elle étoit montée au cabinet de toilette de leur maman, et qu'elle les avoit laiſſées pour finir leur différend, comme elles voudroient. Elle continuèrent

nuèrent en conſéquence de diſputer avec plus de chaleur qu'auparant. Vous feriez auſſi bien de céder l'éventail à paillettes, dit Anne à ſa ſœur ; qui l'avoit toujours tenu à ſa main depuis le commencement de la querelle. Oui, Marie, vous feriez auſſi bien de me le donner de bon grace, car je ſuis décidée à l'avoir. Et moi j'ai décidé que vous ne l'aurez pas, reprend Marie avec humeur, c'eſt mon droit, je ne le céderai pas. Votre droit, répond Marie furieuſe : ſi nous en venons au droit, c'eſt moi, qui ai droit de l'avoir, j'imagine, et à l'inſtant elle cherche à l'arracher des mains de ſa ſœur, qui pour ſauver l'éventail s'enfuit avec dans un coin de l'appartement. Renoncez y enfin, dit Anne, en la pourſuivant ; car je l'aurai ; je ſuis l'aînée et c'eſt mon droit. C'eſt

aujourd'hui le jour de ma naiſſance, repondit Marie, c'eſt ma maraine qui a apporté les éventails : j'ai droit de choiſir et je choiſirai.

Ne vous obſtinez pas, Marie, dit l'autre, en tâchant de le lui ôter : j'ai parlé la première et je l'aurai. Vous n'avez pas parlé la première, dit Marie. Si fait, repond ſa ſœur avec colère. Au moment que ma maraine a retiré les éventails de dedans le papier, je me ſuis décidée pour celui-ci. J'ai penſé que quand il ſeroit uſé, je pourrois en ôter les paillettes pour en orner les habits de ma poupée. C'eſt cette raiſon-là même qui a déterminé mon choix, dit vivement Anne ; j'ai parlé la première, c'eſt pourquoi donnez le moi. Si vous avez parlé la première, reprend Marie, j'ai mis la première la main deſſus, c'eſt

pourquoi

pourquoi prenez l'éventail peint, et ne me tourmentez pas plus long tems. Si maman deſcend et qu'elle nous trouve diſputant, elle va, comme vous pouvez vous en douter, nous ôter les deux éventails, et nous ne les reverrons jamais.

Je verrois les éventails en mille pièces, dit Anne, plutôt que vous euſſiez celui qui eſt à paillettes. Et moi, dit Marie, je les verrois brûler tout deux plutôt que de vous le céder.

Il ne vous ſert de rien, Marie, de vous entêter ſi fort, répondit Anne, car je ne vous laiſſerai jamais poſſéder tranquillement cet éventail.

Hé bien, dit Marie, voyant ſa ſœur ſi décidée, plutôt que de vous céder un droit qui m'appartient évidemment, je vais vous dire comment j'ai deſſein d'arranger la choſe. Si vous voulez couper votre

votre éventail par moitié, j'en ferai autant du mien, et nous aurons chacune un moitié de l'un et de l'autre.

Anne, qui crut ne pouvoir rien gagner ſur ſa ſœur, conſent à la propoſition, et prenant une paire de ciſeaux, qui malheureuſement ſe trouvèrent ſous la main, elle coupe en deux ces deux éventails.

Entre à l'inſtant leur maman dans le ſallon ; et le marteau ſe faiſant entendre à la porte de la rue, Madame Bloomer entre auſſi preſque au même moment. Après avoir ſalué leur maman, elle s'adreſſe aux deux jeunes perſonnes : hé bien, mes enfans, dit elle, je crois que je pourrois maintenant vous ſatisfaire toutes deux : en diſant cela elle atteint un autre éventail exactement pareil à celui, qui avoit cauſé entr' elles une ſi

grande

grande conteſtation. Je laiſſe à juger combien les deux ſœurs furent mortifiées, quand elles virent que leur différend auroit pu être terminé, ſans couper l'éventail qu'elles trouvoient ſi beau. Elles baiſsèrent la tête, et furent hors d'état de dire une parole. Leur maman ſuppoſant, par ce que venoit de dire Madame Bloomer, qu'il étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire, demanda ce que c'étoit. Cette dame l'inſtruiſit de ce qui s'étoit paſſé par rapport au préſent, qu'elle avoit fait à ſes filles.

Alors on demanda les deux éventails, qu'Anne et Marie avoient eu ſoin de cacher, pour que leur maman ne les vit par. Elles furent obligées cependant d'avouer la folie, que leur penchant à la diſpute leur avoit fait faire, et de prouver en montrant les éventails, la vérité d'un

d'un fait, qu'on auroit eu bien de la peine à croire, ſans un preuve ſi inconteſtable.

Leur maman leur fit une ſévère réprimande ſur leur mauvaiſe conduite, et les envoya auſſitôt à leur chambre pour toute la journée, choſe extraordinaire à pareil jour, qu'elles avoient toujours la permiſſion de paſſer toutes deux avec leur maman juſqu'à l'heure de ſe coucher. Elle ne manqua pas non plus de leur ôter leurs éventails, craignant que, quoiqu'en pièces ils repuiſſent leur procurer quelque amuſement, parcequ'elles avoient dit que leur deſſein étoit de prendre les paillettes de celui qui avoit fait le ſujet de leur conteſtation pour en orner les habits de leur poupées. J'eſpère, dit elle, qu'à l'avenir, vous ſerez plus diſpoſées à céder aux deſirs l'une de l'autre,

l'autre, puiſque vous voyez qu'on ne gagne rien par la diſpute, ſi non des contradictions et de la peine.

Le Pêcheur & ſa Famille.

SUR les côtes du comté de Kent, vivoit un pauvre pêcheur chargé de ſix enfans. Sa femme étoit active et laborieuſe, et lui il étoit plein d'induſtrie. Quoiqu'ils fuſſent pauvre, la providence du Ciel et leur propre prudence les avoit garantir du beſoin. Toutes les fois que Jacob (c'étoit le nom du pêcheur) revenoit de la pêche, il trouvoit ſa femme prête à le recevoir, ſa chaumière bien propre et ſes enfans qui ſe réjouiſſoient de ſon retour. Il arrivoit

quelque

quelque fois qu'il fût hors du logis pendant plusieurs jours ; et ce fut après une absence à peu près de cette durée, au milieu du mois de Decembre, que sa femme attendoit son retour avec impatience. Il faisoit un vent d'est froid, la neige tomboit avec une telle abondance que la terre en fut couverte en peu de tems. La femme fît bon feu, alla chercher un morceau de poisson, le mît au pot, afin qu'il fut tout prêt, quand son mari arriveroit. Elle alla sur une montagne voisine de la maison, pour voir si elle ne découvriroit point le bateau, qu'elle connoissoit-si bien : mais la neige obscurcissoit tellement l'air qu'elle ne put rien appercevoir. La nuit vint, et Jacob n'arriva point. Les enfans demandoient souvent pourquoi leur père tardoit si long tems, et à tout bruit qu'ils entendoient

entendoient, ils s'imaginoient reconnoître ſon pas. Mais c'étoit en vain qu'ils faiſoient ces queſtions, c'étoit en vain qu'ils regardoient s'il ne venoit point. La nuit étoit exceſſivement noire, le vent faiſoit un bruit ſemblable à celui du tonnere, & le terrible fracas des flots qui ſe briſoient ajoutoit à l'effroi que la ſcène inſpiroit. Il eſt impoſſible de tracer les ſentimens de Dinah pendant cette nuit horrible. L'incertitude & la crainte occupoient toute ſon âme. Les momens s'écouloient trop lentement; & le matin tout ce qu'elle vit ſembla confirmer ce qu'elle craignoit. Le rivage étoit couvert des débris d'un naufrage; on trouva pluſieurs corps morts, parmi leſquels étoit un matelot, que chacun crut être Jacob, quoique ſon viſage fut ſi meurtri & ſi défiguré qu'il

étoit impoſſible de l'aſſurer. Sa douleur fut telle que pendant quelque tems elle fut incapable de conſolation. Ses enfans s'empreſſoient autour d'elle, la conjuroient de retenir ſes larmes, lui diſoient qu'ils eſpéroient que leur père reviendroit bientôt la conſoler. " Oh! " diſoit-elle, il ne reviendra jamais. Qui " m'aidera deſormais à vous ſoutenir, " comme il a fait! Que de privations " il a ſouffertes pour fournir à vos be- " ſoins. Oh! mon pauvre Jacob, mon " cher mari! Mourir d'une manière ſi " terrible, ſans avoir perſonne pour te " dire un mot de conſolation."

Quelques uns de ſes voiſins eſſayèrent de lui perſuader qu'il y avoit encore lieu d'eſpérer; mais les jours ſe ſuccédoient, ſans qu'elle reçut de nouvelles. L'extrême pauvreté, terrible dans tous les tems,

tems, l'étoit ſurtout alors à cauſe de la rigueur de la ſaiſon. La gelée la plus vive les faiſoit ſouffrir cruellement, & ils n'avoient pas aſſez de feu pour réchauffer leurs membres engourdis : ils étoient dévorés par la faim & leur chetif morceau de pain ne pouvoit l'appaiſer ; & ce qui rendoit encore leur ſituation plus déplorable, leur maître les menaçoit de ſaiſir tout ce qu'ils poſſédoient, ſi la rente n'étoit pas payée. Dinah n'avoit pas ſur la terre un ami, auquel elle put demander du ſecours, & elle n'avoit d'autre perſpective que celle d'aller dans une affreuſe nudité mendier avec ſix enfans mourans de faim. Mais le ciel qui veille avec bonté ſur toutes ſes créatures, & qui peut nous délivrer de la plus extrême misère, jetta un regard de compaſſion ſur ces infortunés.

Comme Dinah déploroit un ſoir le ſort de ſes malheureux enfans, quelqu'un frappe à la porte. L'aîné des garçons ſe lève pour aller ouvrir. Qu'on devine la ſaiſiſſement, la joye, les délices inexprimables de cette petite famille, quand Jacob entra. Sa femme auſſitôt vole dans ſes bras, & ſoulage ſon cœur opprimé en donnant cours à ſes larmes de joye. Les enfans ſautoient, s'extaſioient autour d'eux, pendant que la contenance de Jacob exprimoit les plus vives emotions. Après ces premiers tranſports d'une joye cauſée par cette heureuſe ſurpriſe, Dinah fut curieuſe d'apprendre la cauſe de la longue abſence de ſon mari, qui les avoit long tems plongés dans un auſſi grande inquiétude.

" Une

" Une mauvaiſe reuſſite dans ma
" pêche, dit Jacob, m'avoit fait avancer
" en mer plus loin qu'à l'ordinaire. Tout
" à coup je ſentis que la nuit qui ap-
" prochoit devenoit très orageuſe, &
" avant que je puſſe changer les voiles,
" un coup de vent ſoudain penſa me
" faire couler à fond. Le vent me pouſ-
" ſoit au large avec une force extrême,
" & les vagues qui s'elevoient comme
" des montagnes, me paſſoient ſi ſou-
" vent par deſſus la tête, qu'à tout mo-
" ment je m'attendois à être englouti.
" Je m'efforçai de gagner une petite
" baye environ à une lieue de diſ-
" tance; mais je ne pus. Pendant
" que je luttois ainſi contre les vents,
" pour y arriver, un homme vient en
" nageant auprès de mon bateau, je fais
" mes efforts pour le ſaiſir, & une vague

" m'ayant approché d'avantage de lui,
" j'effectuai mon deſſein par un coup de
" la Providence. Il fut quelque tems
" ſans pouvoir ſe remettre aſſez pour
" m'informer qu'il étoit capitaine d'un
" navire des Indes Orientales, qui avoit
" fait naufrage, & que ſans la bonté du
" Ciel & le ſecours que je venois de lui
" donner, il auroit certainement par-
" tagé le ſort de ſes compagnons. Le
" matin nous nous trouvâmes après une
" nuit affreuſe ſur les côtes de France,
" & pour comble de maux nous fumes
" atteints par un corſaire, qui nous fit
" aiſément priſonniers. Nous fumes
" emmenés à Boulogne & jettés en pri-
" ſon où nous reſtames juſqu'à la ſe-
" maine dernière, lorſque le Capitaine
" Thompſon obtint par le moyen de ſes
" amis, non ſeulement ſa liberté, mais
" encore

" encore la mienne. Il me fit venir " avec lui en Angleterre, où je ne fus " pas plutôt arrivé que je m'empreſſai " de me rendre auprès de vous."

Ici finit le recit du pêcheur : & ſa femme ſe rappellant les peines où ſon abſence l'avoit jettée, s'écria : Ah ! mon cher Jacob, tu ne ſçais pas ce que tu viens faire. Notre maître nous a menacés de nous envoyer le ſergent, ſi nous ne payons pas notre rente, & cela eſt impoſſible à preſent.

Ne te tourmente pas pour cela, répliqua le mari. Que je ne me tourmente pas ! repartit Dinah. Comme tu parles, Jacob ! Tiens, dit-il, tirant une bourſe qui contenoit pluſieurs guinées, vois ce que je poſsède ! outre cela un billet de banque ! C'eſt le préſent que

mon digne capitaine m'a fait avant de me quitter.

Autant Dinah avoit été abattue par la douleur qu'elle venoit de reſſentir, autant elle fut à ce moment tranſportée de joye. Un bonheur ſi inattendu étoit pour elle plutôt un rêve qu'une réalité. Mais c'étoit un rêve trop agréable pour être oublié. Auſſitôt ils payèrent leur maître ; & non ſeulement ils furent rendus aux douceurs qu'ils trouvoient dans leur premier état, mais ils en ſentirent le prix plus vivement que jamais par la privation momentanée, qu'ils en avoient eſſayée.

L'Ecureuil dégoûté de ſon Sort.

FABLE.

AU couchant d'une chaigne de montagnes vivoit dans un bois agréable un écureuil, qui avoit paſſé deux ou trois ans de ſa vie dans un vrai bonheur. A la fin il commença à ſe dégoûter & ſe dit un jour à lui-même. Quoi ! ſuis-je condamné à reſter ici, occupé à monter & à deſcendre ſans ceſſe le long des mêmes arbres, à cueillir des noix & du gland & à dormir des mois entiers dans un trou ? Je vois un grand nombre des oiſeaux, qui habitent ce bois, errer au loin, par tout où la fantaiſie les conduit, & partir aux approches de l'hiver pour

quelque

quelque pays lointain, où ils jouiſſent toute l'année des douceurs du l'été. Le coucou mon voiſin me dit qu'il eſt ſur le point de s'en aller. Bientôt même il ſera ſuivi du roſſignol. Je n'ai pas, il eſt-vrai, des ailes comme eux, mais j'ai les jambes aſſez bonnes ; & ſi l'on n'en fait pas uſage, autant être une taupe ou un liron. Je crois que je puis aiſément gagner ces montagnes bleues, que je vois du ſommet des arbres : c'eſt ſans doute un lieu charmant, le ſoleil en vient directement tous les matins & ſouvent elles paroiſſent rouges, dorées & ornées des plus belles couleurs. Au moins ce ne ſera pas un mal d'eſſayer ; car je puis revenir, ſi je ne m'y plais pas. J'y irai, j'y ſuis décidé, & c'eſt demain que je pars.

Quand

Quand l'écureuil eut formé cette reſolution, il s'en occupa tellement, que toute la nuit il ne put dormir ; & dès la pointe du jour, après avoir pris toutes les proviſions de voyage, qu'il pouvoit porter, il ſe mit en route plein d'ardeur & de courage. Sorti du bois dans un inſtant, il entra dans des marais qui conduiſoient au pied des montagnes, et les traverſa avant que le ſoleil fût beaucoup élevé ſur l'horiſon : enſuite après avoir déjeûné du meilleur appétit, il s'achemine vers les montagnes. Voyager par ces routes eſcarpées étoit un ouvrage pénible & fatiguant. Mais l'écureuil étoit accoutumé à monter ; pendant quelque tems donc il ſoutint ſa marche expéditive. Souvent cependant il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine ; de ſorte qu'il n'arriva au ſommet de la colline

line que bien long tems après midi. Là il s'assit pour dîner, & regardant derrière lui, il fut enchanté du point de vue, dont il jouissoit : il voyoit sous ses pieds le bois, où il demeuroit, & considéroit avec mépris l'humble habitation, qui l'avoit vu naître & élever.

Cependant, quand il portoit ses regards en avant, il étoit en quelque sorte découragé en observant à une aussi grande distance que celle qu'il avoit déjà parcourue une autre éminence qui s'élevoit devant lui. Déjà il se sentoit abattu & fatigué, néanmoins après un peu de repos il reprend sa marche, quoiqu'avec moins d'ardeur qu'auparavant. Le terrein étoit rabotteux, nu & de couleur brune ; & à sa grande surprise, au lieu de le trouver plus chaud à proportion qu'il approchoit plus près du soleil,

il

il ſentoit qu'il devenoit froid de plus en plus. Il n'eut pas voyagé deux heures, que ſa force & ſon courage furent preſque épuiſés, & qu'il penſa ſérieuſement à abandonner ſon projet, & à s'en retourner, avant que la nuit vint.

Pendant qu'il délibère là-deſſus, des nuages ſe forment autour de la montagne & dérobent entièrement la vue des objets éloignés. Auſſitôt il tombe un orage mêlé de neige & de grêle, qui pouſsés par un vent impétueux accabloient la pauvre écureuil qui n'étoit plus qu'un objet de pitié, & le rendoient entièrement incapable d'avancer ou de reculer. Il s'étoit en outre égaré, & il ne ſçavoit par où aller pour regagner cette demeure qu'il avoit tant mépriſée & qui faiſoit maintenant tout ſon déſir. L'orage dura juſqu'à

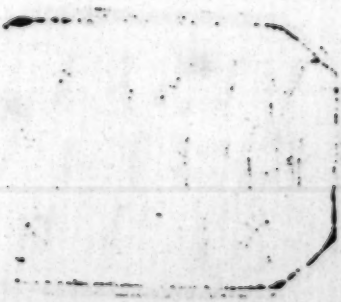
l'approche

l'approche de la nuit, & c'étoit tout ce que l'écureuil pouvoit faire, las & fatigué comme il étoit, que de ſe traîner à quelque diſtance de là vers le creux d'un rocher, le meilleur logement qu'il pût trouver pour la nuit. Ses proviſions étoient épuiſées ; ainſi affamé & tranſi de froid il s'enfonça dans le plus profond de la caverne, & en raſſemblant toutes les parties de ſon corps & ſe couvrant de ſa queue touffue, il ſe procura un peu de ſommeil, qui fut ſouvent interrompu par la rigueur du froid & le ſifflement du vent qui ſe faiſoit entendre parmi les pierres.

Déjà le ſoleil du matin éclairoit au loin le ſommet des montagnes, lorſque l'écureuil preſque gelé & à demi mort de faim ſortit de ſa retraite, & s'avança, comme il put vers le devant de la montagne,

tagne, pour obſerver le chemin, qu'il avoit à prendre. Comme il marchoit lentement, un milan affamé, planant dans les airs, fond ſur lui et l'enlève dans ſes ſerres. Le pauvre écureuil, qui perdit d'effroi l'uſage de ſes ſens, étoit emporté avec le plus grande viteſſe et ſembloit inévitablement deſtiné à ſervir de nourriture aux petits du milan ; lorſqu'un aigle qui avoit vu celui-ci ſaiſir ſa proie, ſe met à le pourſuivre pour la lui arracher : il l'atteint, le frappe ſi violemment, qu'il la lui fait lâcher pour ſe mettre en état de ſe défendre. Le pauvre animal en tombant parcourut un long eſpace dans l'air, lorſqu'à la fin il ſe trouve au milieu d'un arbre touffu, dont les feuilles et les branches flexibles moderèrent tellement la violence de ſa chute, que quoiqu'immobile et hors d'haleine,

d'haleine, il échappa ſans beaucoup de mal, et revint à lui-même après un peu de repos. Mais quelle fut ſa ſurpriſe agréable de ſe trouver dans cet arbre même où étoit ſa demeure! Ah! lieu de ma naiſſance, paiſible retraite, s'écria-t-il, puiſſent de nouveau fondre ſur moi tous les malheurs et tous les dangers auxquels je viens d'échapper avec tant de bonheur, ſi jamais je ſuis tenté de vous abandonner une ſeconde fois.

FIN.

MVSEVM BRITAN NICVM